



E V V R E S
D E
L O V I Z E L A B E
L I O N N O I Z E .

*

*Reuues & corrigees par l'edite
Dame*



A L I O N .
P A R I A N D E T O V R N E S .
M . D . L V I .

Auec Priuilege du Roy.





A M. C. D. B. L.



ESTANT le tems venu, Madamoiselle, que les feueres loix des hommes n'empeschent plus les femmes de s'apliquer aus sciences & disciplines : il me semble que celles qui ont la commodité, doiuent employer cette honneſte liberté que notre ſexe ha autre fois tant deſiree, à icelles apren dre:& montrer aus hōmes le tort qu'ils nous faiſoient en nous priuant du bien & de l'honneur qui nous en pouuoit venir : Et ſi quelcune paruiet en tel degré, que de pouuoir mettre ſes concepſions par eſcit, le faire ſongneusement & non dédaigner la gloire, & s'en parer pluſtot que de chaines, anneaus, & ſomptueus habits : leſquels ne pouuons vraiment eſtimer notres, que par uſage. Mais l'honneur que la ſcience nous procu-

a 2 rera,

rera, fera entierement notre : et ne nous
 pourra estre oté, ne par finesse de larron, ne
 force d'ennemis, ne longueur du tems. Si
 i'eusse esté tant fauorisee des Cieus, que d'a-
 uoir l'esprit grand assez pour cõprendre ce
 dont il ha ù enuie, ie seruirois en cet endroit
 plus d'exemple que d'amonicion, Mais ayãt
 passé partie de ma ieunesse à l'exercice de la
 Musique, & ce qui m'a resté de tems l'ayant
 trouué court pour la rudesse de mon enten-
 dement, & ne pouuant de moymesme satisf-
 faire au bon vouloir que ie porte à notre se-
 xe, de le voir non en beauté seulement, mais
 en science & vertu passer ou egaler les hom-
 mes : ie ne puis faire autre chose que prier
 les vertueuses Dames desleuer un peu leurs
 esprits par dessus leurs quenouilles & fuseaus,
 & s'employer à faire entendre au monde
 que si nous ne sommes faites pour cõman-
 der, si ne deuõs nous estre desdaignees pour
 compagnes tant es affaires domestiques que
 publiques, de ceus qui gouuernēt & se font
 obeir. Et outre la reputacion que notre sexe
 en receura nous aurons valù au publiq, que
 les hommes mettront plus de peine & d'e-
 stude aus sciences vertueuses, de peur qu'ils
 n'ayent

n'ayent honte de voir preceder celles, des-
quelles ils ont pretendu estre tousiours supe-
rieurs quasi en tout. Pource, nous faut il ani-
mer l'une l'autre à si louable entreprise : De
laquelle ne deuez eslongner ny esparagner
votre esprit, ià de plusieurs et diuerses graces
acompañé : ny votre ieunesse, et autres fa-
ueurs de fortune, pour aquerir cet honneur
que les lettres et sciences ont acoutumé por-
ter aus personnes qui les suyent. S'il y ha
quelque chose recōmandable apres la gloi-
re et l'honneur, le plaisir que l'estude des let-
tres ha acoutumé donner nous y doit cha-
cune inciter : qui est autre que les autres re-
creacions : desquelles quand on en ha pris
tant que lon veut, on ne se peut vanter d'au-
tre chose, que d'auoir passé le tems. Mais
celle de l'estude laisse un contentement de
foy, qui nous demeure plus longuement :
Car le passé nous resiouit, & sert plus que le
present : mais les plaisirs des sentimēs se per-
dent incontinent, & ne reuiennent iamais,
& en est quelquefois la memoire autant fa-
cheuse, cōme les actes ont esté delectables.
Dauantage les autres voluptez sont telles,
que quelque souuenir qui en vienne, si ne

nous peut il remettre en telle disposicion que nous estions : & quelque imaginacion forte que nous imprimions en la teste, si connoissons nous bien que ce n'est qu'une ombre du passé qui nous abuse & trompe. Mais quand il auient que mettons par escrit nos concepcions, combien que puis apres notre cerueau coure par une infinité d'affaires & incessammēt remue, si est ce que long tems apres reprenans nos escrits, nous reuenons au mesme point, & à la mesme disposicion ou nous estions. Lors nous redouble notre aise, car nous retrouuōs le plaisir passé qu'auons ù ou en la matiere dont escriuions; ou en l'intelligēce des sciences ou lors estiōs adonnez. Et outre ce, le iugement que font nos secondes concepcions des premieres, nous rend un singulier contentement. Ces deus biens qui prouiennent d'escrire vous y doiuent inciter, estant asseuree que le premier ne faudra d'acōpagner vos escrits, comme il fait tous vos autres actes & façons de viure. Le second sera en vous de le prendre; ou ne l'auoir point: ainsi que ce dont vous escrirez vous contentera. Quant à moy tant en escriuant premieremēt ces ieunesses que

en

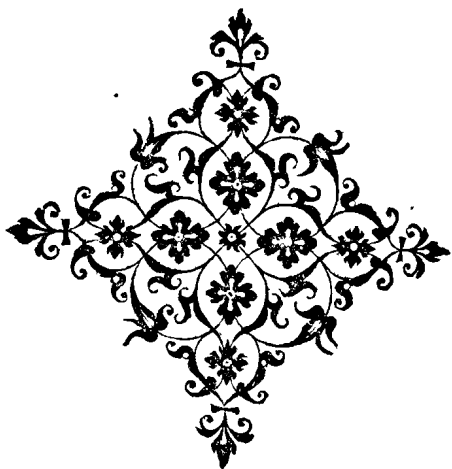
7
en les reuoyant depuis, ie n'y cherchois autre chose qu'un hōneſte paſſetems & moyen de fuir oiſiueté : & n'auoy point intencion que perſonne que moy les duſt iamais voir. Mais depuis que quelcuns de mes amis ont trouué moyen de les lire ſans que i'en fuſſe rien, & que (ainſi comme aiſément nous croyons ceus qui nous louent) ils m'ont fait à croire que les deuois mettre en lumiere: ie ne les ay oſé eſconduire, les menaſſant ce pendant de leur faire boire la moitié de la honte qui en prouïendroit. Et pource que les femmes ne ſe montrent volōtiers en public ſeules, ie vous ay choiſie pour me ſeruir de guide, vous dediāt ce petit euure, que ne vous enuoye à autre fin que pour vous acertener du bon vouloir lequel de long tems ie vous porte, & vous inciter & faire venir enuie en voyant ce mien euure rude & mal bati, d'en mettre en lumiere un autre qui ſoit mieus limé & de meilleure grace.

Dieu vous maintienne en ſanté.

De Lion ce 24. Iuillet

1555.

Votre humble amie Louiſe Labé.





DEBAT DE FOLIE

ET D'AMOUR,

PAR

LOVÏZE LABE'

LIONNOÏZE.



ARGUMENT.

IUPITER faisoit vn grand festin, ou estoit cõmandé à tous les Dieus se trouuer. *Amour & Folie* arriuent en mesme instant sur la porte du Palais : laquelle estant ià fermee, & n'ayant que le guichet ouuert, *Folie* voyant *Amour* ià prest à mettre vn pied dedens, s'auance & passe la premiere. *Amour* se voyant poussé, entre en colere : *Folie* soutient lui appartenir de passer deuant. Ils entrent en dispute sur leurs puissances, dinites & pre-seances. *Amour* ne la pouuant veindre de paroles, met la main à son arc, & lui lasche vne flesche, mais en vain : pource que *Folie* soudein se rend inuisible : & se voulant venger, ôte les yeus à *Amour*. Et pour courrir le lieu ou ils estoient, lui mit vn bandeau, fait de tel artifice, qu'impossible est lui ôter. *Venus* se pleint de *Folie*, *Iupiter* veut entendre leur diferent. *Apolon* & *Mercur*e debatēt le droit de l'une & l'autre partie. *Iupiter* les ayant longuement ouiz, en demande l'opinion aus Dieus : puis prononce sa sentence.

Les personnes { FOLIE, AMOVR,
 VENVS, IVPITER,
 APOLON, MERCVRE.

D I S C O V R S I.



F O L I E.



Ce que ie voy, ie seray la derniere au festin de Iupiter, ou ie croy que lon m'attent. Mais ie voy, ce me semble, le fils de Venus, qui y va aussi tart que moy. Il faut que ie le passe: à fin que lon ne m'apelle tardiue & paresseuse.

AMOVR. Qui est cette fole qui me poufse si rudement? quelle-grande hâte la presse? si ie t'usse aperçue, ie t'usse bien gardé de passer.

FOLIE. Tu ne m'usses pù empescher, estant si ieune & foible. Mais à Dieu te command', ie vois deuant dire que tu viens tout à loisir.

AM. Il n'en ira pas ainsi: car auant que tu m'escha

m'eschapes, ie te donneray à connoitre que tu ne te dois atacher à moy.

F O L. Laisse moy aller, ne m'arreste point: car ce te fera honte de quereler avec une femme. Et si tu m'eschaufes une fois, tu n'auras du meilleur.

A M. Quelles menasses sont ce cy? ie n'ay trouué encore personne qui m'ait menassé que cette fole.

F O L. Tu montres bien ton indiscrecion, de prendre en mal ce que ie t'ay fait par ieu: & te mesconnois bien toymesme, trouuant mauuais que ie pense auoir du meilleur si tu t'adresses à moy. Ne vois tu pas que tu n'es qu'un ieune garsonneau? de si foible taille que quand i'aurois un bras lié, si ne te creindrois ie gueres.

A M. Me connois tu bien?

F O L. Tu es Amour, fils de Venus.

A M. Comment donques fais tu tant la braue aupres de moy, qui, quelque petit que tu me voyes, suis le plus creint & redouté entre les Dieus & les hommes? & toy femme inconnue, oses tu te faire plus grande que moy? ta ieunesse, ton sexe, ta façon de faire te dementent asses: mais plus ton ignorance,

rance, qui ne te permet connoitre, le grand degré que ie tiens.

F O L. Tu trionfes de dire. Ce n'est à moy à qui tu dois vendre tes coquilles. Mais di moy, quel est ce grand pouuoir dont tu te vantes?

A M. Le ciel & la terre en rendent témoignage. Il n'y ha lieu ou n'aye laiffé quelque trofee. Regarde au ciel tous les sieges des Dieus, & t'interroque si quelcun d'entre eus s'est pù eschaper de mes mains. Commence au vieil Saturne, Iupiter, Mars, Apolon, & finiz aus Demidieus, Satires, Faunes, & Siluains. Et n'auront honte les Deesses d'en confesser quelque chose. Et ne m'a Pallas espouëté de son bouclier: mais ne l'ay voulu interrompre de ses sutils ourages, ou iour & nuit elle s'employe. Baiffé toy en terre, et di si tu trouueras gens de marque, qui ne soient ou ayent esté des miens. Voy en la furieuse mer, Neptune et ses Tritons, me prestans obeïffance. Penses tu que les infernaus s'en exemptent? ne les áy ie fait sortir de leurs abimes, et venir espouuenter les humains, et raurir les filles à leurs meres: quelques iuges qu'ils soient de tels forfaits et

tranfg

transgressions faites contre les loix? Et à fin que tu ne doutes avec quelles armes ie fay tant de prouesses, voila mon Arc seul & mes flesches, qui m'ont fait toutes ces conquestes. Le n'ay besoin de Vulcan qui me forge de foudres, armet, escu & glaiue. Le ne suis acompagné de Furies, Harpies & tourmenteurs de monde, pour me faire creindre auant le combat. Le n'ay que faire de chariots, soudars, hommes darmes et grandes troupes de gens: sans lesquelles les hommes ne trionferoient la bas, estant d'eus si peu de chose, qu'un seul (quelque fort qu'il soit et puissant) est bien empesché alencontre de deus. Mais ie n'ay autres armes, conseil, municion, ayde, que moymesme. Quand ie voy les ennemis en campagne, ie me presente avec mon Arc: et laschant une flesche les mets incontinent en route; et est aussi tot la victoire gaignee, que la bataille donnee.

F O L. l'excuse un peu ta ieunesse, autrement ie te pourrois à bon droit nommer le plus presomptueus fol du monde. Il sembleroit à t'ouir que chacun tienne sa vie de ta merci: et que tu sois le vray Seigneur & seul souuerain tant en ciel qu'en terre. Tu t'es mal

mal adreſſé pour me faire croire le contraire de ce que ie ſay.

A M O V R. C'eſt une eſtrange façon de me nier tout ce que chacun confeſſe.

F O L. Ie n'ay afaire du iugement des autres : mais quant à moy , ie ne ſuis ſi aiſée à tromper. Me penſes tu de ſi peu d'entendement, que ie ne connoiſſe à ton port, & à tes contenanceſ, quel ſens tu peux auoir ? & me ſeras tu paſſer deuant les yeus , qu'un eſprit leger comme le tien , & ton corps ieune & flouet, ſoit digne de telle ſigneurie, puiffance, & autorité, que tu t'atribues ? & ſi quelques auentures eſtranges , qui te ſont auenues , te deçoiuent , n'eſtime pas que ie tombe en ſemblable erreur , ſachant tresbien que ce n'eſt par ta force & vertu , que tant de miracles ſoient auenez au monde : mais par mon induſtrie, par mon moyen & diligence : combien que tu ne me cōnoiſſes. Mais ſi tu veus un peu tenir moyen en ton courroux , ie te feray connoitre en peu d'heure ton arc, & tes fleſches, ou tant tu te glorifies, eſtre plus molz que paſte, ſi ie n'ay bandé l'arc, & trempé le fer de tes fleſches.

A M. Ie croy que tu veus me faire perdre
pacien

pacience. Je ne sache iamais que personne ait manié mon arc, que moy : & tu me veus faire à croire , que sans toy ie n'en pourrois faire aucun effort. Mais puis qu'ainfi est que tu l'estimes si peu , tu en feras tout à cette heure la preuue.

*Folie se fait inuisible, tellement, qu'Amour
ne la peut assener.*

A M. Mais qu'es tu deuenue ? comment m'es tu eschapee ? Ou ie n'ay sù t'ofenser, pour ne te voir , ou contre toy seule ha rebouché ma flesche: qui est biē le plus estrange cas qui iamais m'auint. Je pensoy estre seul d'entre les Dieus, qui me rendisse inuisible à eus mesmes quand bon me sembloit: Et maintenant ay trouué qui m'a esbloui les yeus. Aumoins di moy, quiconque sois, si à l'auenture ma flesche t'a frapee , & si elle ta blessée.

F O L. Ne t'auoy ie bien dit , que ton arc & tes flesches n'ont effort, que quand ie suis de la partie. Et pourautant qu'il ne m'a plu d'estre nauree, tō coup ha esté sans effort. Et ne t'esbahis si tu m'as perdue deuë, car quād bon me semble , il n'y ha œil d'Aigle, ou de serpēt Epidaurien, qui me sache apercevoir.

Et

Et ne plus ne moins que le Cameleon, ie pren quelquefois la semblance de ceus apres desquelz ie suis.

A M. À ce que ie voy, tu dois estre quelque forcierre ou enchanteressè. Es tu point quelque Circe, ou Medee, ou quelque Fée?

F O L. Tu m'outrages tousiours de paroles:& n'a tenu à toy que ne l'aye esté de fait. Je suis Deesse, comme tu es Dieu:mon nom est Folie. Je suis celle qui te fay grand, & abaisse à mon plaisir. Tu lasches l'arc, & gettes les flesches en l'air: mais ie les assois aus cœurs que ie veus. Quand tu te penses plus grand qu'il est possible d'estre, lors par quelque petit despit ie te renge & remets avec le vulgaire. Tu t'adresles contre Iupiter: mais il est si puissant, & grand, que si ie ne dressois ta main, si ie n'auoy bien trempé ta flesche, tu n'auois aucun pouuoir sur lui. Et quand toy seul ferois aymer, quelle seroit ta gloire si ie ne faisoy paroître cet amour par mille inuencions? Tu as fait aymer Iupiter: mais ie l'ay fait transmuer en Cigne, en Taureau, en Or, en Aigle: en dāger des plumassiers, des loups, des larrons, & chasseurs. Qui fit prendre Mars au piege avec ta mere, si non moy,
qui

qui l'auois rendu si mal auisé, que uenir faire un poure mari cocu dedens son lit mesme? Qu'ust ce esté, si Paris n'ust fait autre chose, qu'aymer Heleine? Il estoit à Troye, l'autre à Sparte: ils n'auoient garde d'eus assembler. Ne lui fis ie dresser une armee de mer, aller chez Menelas, faire la court à sa femme, l'emmener par force, & puis defendre sa querele iniuste cõtre toute la Grece? Qui ust parlé des Amours de Dido, si elle n'ust fait semblant d'aller à la chasse pour auoir la commodité de parler à Enee seule à seul, & lui montrer telle priuauté, qu'il ne deuoit auoir honte de prendre ce que volontiers elle ust donné, si à la fin n'ust couronné son amour d'une miserable mort? On n'ust non plus parlé d'elle, que de mille autres hotessès, qui font plaisir aus passans. Je croy qu'aucune mencion ne seroit d'Artemise, si ie ne lui ussè fait boire les cendres de son mari. Car qui ust sù si son affection ust passé celle des autres femmes, qui ont aymé, & regretté leurs maris & leurs amis? Les effets & issues des choses les font louer ou mesprier. Si tu fais aymer, i'en suis cause le plus souuent. Mais si quelque estrange auenture,

ou grand effet en fort, en celà tu n'y as rien: mais en est à moy seule l'honneur. Tu n'as rien que le cœur: le demeurant est gouverné par moy. Tu ne sçez quel moyen faut tenir. Et pour te declarer qu'il faut faire pour complaire, ie te meine & condui: & ne te seruent tes yeus non plus que la lumiere à un aueugle. Et à fin que tu me reconnoisses d'orenavant, & que me saches gré quand ie te meneray ou conduiray: regarde si tu vois quelque chose de toymesme?

Folie tire les yeus à Amour.

A M. O Iupiter! ô ma mere Venus! Iupiter, Iupiter, que m'a serui d'estre Dieu, fils de Venus tant bien voulu iusques ici, tant au ciel qu'en terre, si ie suis suget à estre iniurié & outragé, comme le plus vil esclau ou forsaire, qui soit au monde? & qu'une femme inconnue m'ait pù creuer les yeus? Qu'à la malheure fut ce banquet solennel institué pour moy. Me trouueráy ie en haut avecques les autres Dieus en tel ordre? Ils se resiouiront, & ne feray que me pleindre. O femme cruelle! comment n'as tu ainsi acoutré.

F O L. Ainsi se chatient les ieunes & presumptucus, comme toy. Quelle temerité ha

un enfant de s'adresser à une femme, & l'injurier & outrager de paroles. puis de voye de fait tacher à la tuer. Vne autre fois estime ceus que tu ne connois estre, possible, plus grans que toy. Tu as ofensé la Royne des hommes, celle qui leur gouuerne le cerueau, cœur, & esprit : à l'ombre de laquelle tous se retirent une fois en leur vie, & y demeurent les uns plus, les autres moins, selon leur merite. Tu as ofensé celle qui t'a fait auoir le bruit que tu as : & ne s'est souciee de faire entendre au Monde, que la meilleure partie du loz qu'il te donnoit, lui estoit due. Si tu ussés esté plus modeste, encore que ie te fusse inconnue : cette faute ne te fust auenue.

A M. Comment est il possible porter honneur à une personne, que lon n'a iamais vue? Ie ne t'ay point fait tant d'iniure que tu dis, vù que ne te connoissois. Car si i'usse sù qui tu es, & combien tu as de pouuoir, ie t'usse fait l'honneur que merite une grand' Dame. Mais est il possible, s'ainsi est que tant m'ayes aymé, & aydé en toutes mes entreprises, que m'ayant pardonné, me rendisse mes yeus?

F O L. Que tes yeus te soient renduz, ou

b 2 non,

non, il n'est en mon pouuoir. Mais ie t'acoureray bien le lieu ou ils estoiet, en sorte que lon n'y verra point de diformité.

Folie bande Amour, & lui met des esles.

Et ce pendant que tu chercheras tes yeus, voici des esles que ie te preste, qui te conduiront aussi bien comme moy.

A M. Mais ou auois tu pris ce bandeau si à propos pour me lier mes plaies?

F O L. En venant i'ay trouué une des Parques, qui me l'a baillé, & m'a dit estre de telle nature, que iamais ne te pourra estre oté.

A M. Comment oté! ie suis donq aueugle à iamais. O meschante & traytresse! il ne te fufit pas de m'auoir creué les yeus, mais tu as oté aus Dieus la puissance de me les pouuoir iamais rendre. O qu'il n'est pas dit sans cause, qu'il ne faut point receuoir present de la main de ses ennemis. La malheureuse m'a blessé, & me suis mis entre ses mains pour estre pensé. O cruelles Destinees! O noire iournee! O moy trop crudele! Ciel, Terre, Mer, n'aurez vous cōpasion de voir Amour aueugle? O infame & detestable, tu te vanteras que ne t'ay pù fraper, que tu m'as oté les yeus, & trompé en me fiant en toy. Mais que
me


me sert de plorer ici? Il vaut mieus que me
 fetire en quelque lieu apart, & laisse passer ce
 festin. Puis, s'il est ainfi que i'aye tant de fa-
 ueur au Ciel ou en Terre, ie trouueray moyé
 de me venger de la fausse Sorciere, qui tant
 m'a fait d'outrage.

DISCOVRS II.



*Amour sort du Palais de Iupiter, & Va
 resuant à son infortune.*

AMOVR.

 R E S suis ie las de toute chose. Il
 vaut mieus par despit descharger
 mon carquois, & getter toutes
 mes flesches, puis rendre arc &
 trouffe à Venus ma mere. Or aillent, ou elles
 pourront, ou en Ciel, ou en Terre, il ne m'en
 chaut: Aussi bien ne m'est plus loisible faire
 aymer qui bon me semblera. O que ces bel-
 les Destinees ont auiourdhui fait un beau
 trait, de m'auoir ordonné estre aueugle, à
 fin qu'indiferemment, & sans acception de
 personne, chacun soit au hazard de mes
 traits & de mes flesches. Ie faisois aymer les
 b 3 ieunes

ieunes pucelles, les ieunes hommes : i'acom-
pagnois les plus iolies des plus beaux & plus
adroits. Je pardonnois aus laides, aus viles &
basses personnes : ie laissois la vieillesse en
paix : Maintenant, pensant fraper un ieune,
i'asseneray sus un vieillart : au lieu de quel-
que beau galand, quelque petit laideron à
la bouche torse : & auindra qu'ils seront les
plus amoureux, & qui plus voudront auoir
de faueur en amours : & possible par impor-
tunité, presens, ou richesses, ou disgrace de
quelques Dames, viendront au dessus de
leur intencion : & viendra mon regne en
mespris entre les hommes, quand ils y ver-
ront tel desordre & mauuais gouuernement.
Baste : en aille comme il pourra. Voila tou-
tes mes flesches. Tel en souffrira, qui n'en
pourra mais.

V E N U S. Il estoit bien tems que ie te trou-
uasse, mon cher fils, tant tu m'as donné de
peine. A quoy tient il, que tu n'es venu au
banquet de Iupiter? Tu as mis toute la com-
pagnie en peine. Et en parlant de ton ab-
sence, Iupiter ha ouy dix mille plaintes de
toy d'une infinité d'arrisans, gens de labour,
esclaues, chambrieres, vieillars, vieilles eden-
tees,

tees, crians tous à Iupiter qu'ils ayment : & en font les plus aparens fâchez , trouuant mauuais, que tu les ayes en cet endroit ega-
lez à ce vil populaire : & que la passion propre aus bons esprits soit aujourd'hui familie-
re & commune aus plus lourds & grossiers.

A M. Ne fust l'infortune, qui m'est auenue, i'usse assisté au banquet, comme les autres, & ne fussent les plaintes, qu'avez ouyes, esté faites.

V E N. Es tu blessé, mon fils? Qui t'a ainsi bandé les yeus?

A M. Folie m'a tiré les yeus : & de peur qu'ils ne me fussent renduz, elle m'a mis ce bandeau qui iamais ne me peut estre oté.

V E N. O quelle infortune ! he moy miserable ! Donq tu ne me verras plus, cher enfant? Au moins si te pouuois arroser la plaie de mes larmes.

Venus tasche à desnouer la bande.

A M. Tu pers ton tems : les neuz sont indissolubles.

V E N. O maudite ennemie de toute sapience, ô femme abandonnee, ô à tort nommee Deesse, & à plus grand tort immortelle.

Qui vid onq telle iniure? Si Iupiter, & les

Dieux me croient. A tout le moins que jamais cette meschante n'ait pouuoir sur toy, mon fils.

A M. A tard se feront ces defenses, il les failloit faire auant que fuisse aueugle : maintenant ne me scriuiront gueres.

V E N. Et donques Folie, la plus miserable chose du monde, ha le pouuoir d'oter à Venus le plus grand plaisir qu'elle uft en ce monde : qui estoit quand son fils Amour la voyoit. En ce estoit son contentement, son desir, sa felicité. Helas fils infortuné ! O desastre d'Amour ! O mere desolee ! O Venus sans fruit belle ! Tout ce que nous aquerons, nous le laissons à nos enfans : mon tresor n'est que beauté, de laquelle que chaut il à un aueugle ? Amour tant cheri de tout le monde, comme as tu trouué beste si furieuse, qui t'ait fait outrage ! Qu'ainsi soit dit, que tous ceus qui aymeront (quelque faueur qu'ils ayent) ne soient sans mal ; & infortune, à ce qu'ils ne se dient plus heureux, que le cher fils de Venus.

A M. Cesse tes plaintes douce mere : & ne me redouble mon mal te voyant ennuiee. Laisse moy porter seul mon infortune

tune: & ne desire point mal à ceus qui me fuiuront.

V E N. Allons mon fils, vers Iupiter, & lui demãdons vengeance de cette malheureuse.

DISCOVRS III.



V E N V S.

SI ON QUES tu uz pitié de moy, Iupiter, quand le fier Diomedes me naura, lors que tu me voyois traouailler pour sauuer mon fils Enee de l'impetuosité des vents, vagues, & autres dangers, esquels il fut tant au siege de Troye, que depuis: si mes pleurs pour la mort de mon Adonis te murent à compassion: la iuste douleur, que i'ay pour l'iniure faite à mon fils Amour, te deura faire auoir pitié de moy. Je dirois que c'est, si les larmes ne m'empeschoient. Mais regarde mon fils en quel estat il est, & tu connoitras pourquoy ie me plains.

I V P. Ma chere fille, que gagnes tu avec ces pleintes me prouoquer à larmes? Ne

ſcez tu l'amour que ie t'ay portee de toute memoire ? As tu defiance , ou que ie ne te veuille ſecourir, ou que ie ne puiſſe ?

V E N. Eſtant la plus aſſigee mere du monde, ie ne puis parler, que comme les aſſigees. Encore que vous m'ayez tant montré de faueur & d'amitié , ſi eſt ce que ie n'oſe vous ſuplier, que de ce que facilement vous otroiriez au plus eſtrange de la terre. Ie vous demande iuſtice, & vengeance de la plus malheureuſe femme qui fuſt iamais, qui m'a mis mon fils Cupidon en tel ordre que voyez. C'eſt Folie , la plus outrageuſe Furie qui onques fut es Enfers.

I V P. Folie ! ha elle eſté ſi hardie d'atenter à ce, qui plus vous eſtoit cher ? Croyez que ſi elle vous ha fait tort, que telle punicion en ſera faite, qu'elle ſera exemplaire. Ie penſoye qu'il n'y uſt plus débats & noiſes que entre les hōmes : mais ſi cette outreuidee ha fait quelque deſordre ſi pres de ma perſonne, il lui ſera cher vëdu. Toutefois il la faut ouir, à fin qu'elle ne ſe puiſſe pleindre. Car encore que ie puiſſe ſauoir de moymeſme la verité du fait , ſi ne vëus ie point mettre en auant cette coutume, qui pourroit tourner à conſequen

ſequence, de condamner une perſonne ſans l'ouïr. Pource, que Folie ſoit apelee.

F O L I E. Haut & ſouuerain Iupiter , me voici preſte à reſpondre à tout ce qu'Amour me voudra demander. Toutefois i'ay une requeſte à te faire. Pource que ie ſay que de premier bõd la plus part de ces ieunes Dieus ſeront du coté d'Amour , & pourront faire trouuer ma cauſe mauuiſe en m'interrompant, & ayder celle d'Amour accompagnant ſon parler de douces acclamacions : ie te ſuplie qu'il y ait quelcun des Dieus qui parle pour moy, & quelque autre pour Amour : à fin que la qualité des perſonnes ne ſoit plus tot conſideree, que la verité du fait. Et pource que ie crein ne trouuer aucun , qui , de peur d'eſtre apelé fol, ou ami de Folie, veuille parler pour moy : ie te ſuplie commander à quelcun de me prendre en ſa garde & proteccion.

I V P. Demande qui tu voudras , & ie le chargeray de parler pour toy.

F O L. Ie te ſuplie donq que Mercure en ait la charge. Car combien qu'il ſoit des grans amis de Venus, ſi ſuis ie ſeure, que s'il entreprenent parler pour moy, il n'oublira rien
qui

qui serue à ma cause.

I V P. Mercure, il ne faut iamais refuser de porter parole pour un miserable & affigé: Car ou tu le mettras hors de peine, & sera ta louenge plus grãde, d'autant qu'auras moins û de regard aus faueurs & richesses, qu'à la iustice & droit d'un poure homme: ou ta priere ne lui seruira de rien, & neanmoins ta pitié, bonté & diligence, seront recõmandees. A cette cause tu ne dois diferer ce que cette poure affigee te demande: Et ainsi ie veus & commande que tu le fãces.

M E R C. C'est chose bien dure à Mercure moyenner desplaisir à Venus. Toutefois, puis que tu me contreins, ie feray mon deuoir tant que Folie aura raison de se contenter.

I V P. Et toy, Venus, quel des Dieus choisiras tu? l'affeccion maternelle, que tu portes à ton fils, & l'enuie de voir venger l'iniure, qui lui ha esté faite, te pourroit transporter. Ton fils estant irrité, & nauré recentemente, n'y pourroit pareillement fatisfaire. A cette cause, choisi quel autre tu voudras pour parler pour vous: & croy qu'il ne lui fera besoin lui commander: & que celui à qui tu t'adres-
seras

feras , fera plus aise de te faire plaisir en cet endroit, que toy de le requerir. Neanmoins s'il en est besoin, ie le lui commanderay.

V E N. Encor que lon ait semé par le monde, que la maison d'Apolon & la mienne ne s'accordoient gueres bien : si le crois ie de si bonne sorte qu'il ne me voudra esconduire en cette necessité, lui requerant son ayde à cestui mien extreme besoin : & montrera par l'issue de cette afaire, combien il y ha plus d'amitié entre nous, que les hommes ne cuident.

A P O L. Ne me prie point, Deesse de beauté: & ne fais difficulté que ne te vueille autant de bien, cōme merite la plus belle des Deesses. Et outre le témoignage, qu'en pourroient rendre tes iardins, qui sont en Cypre & Ida, si bien par moy entretenus, qu'il n'y ha rien plus plaissant au monde: encore connoitras tu par l'issue de cette querelle combien ie te porte d'affection & me sens fort aise que, te retirant vers moy en cet afaire, tu declaires aus hommes comme faussement ils ont controuué, que tu auois coniuuré contre toute ma maison.

I V P. Retirez vous donq un chacun, &
reuen

reueuez demain à semblable heure, & nous mettrons peine d'entendre & vuider vos querelles.

DISCOVRS IIII.



*Cupidon vient donner le bon iour
à Iupiter.*

I V P I T E R.

QVE dis tu petit mignon? Tant que ton diferent soit terminé, nous n'aurons plaisir de toy. Mais ou est ta mere?

A M. Elle est allée vers Apolon, pour l'amener au confistoire des Dieus. Ce pendant elle m'a commandé venir vers toy te donner le bon iour.

I V P. Je la plein bien pour l'ennui qu'elle porte de ta fortune. Mais ie m'esbahi comme, ayant tant ofensé de hauts Dieus & grans Seigneurs, tu n'as iamais à mal que par Folie!

A M. C'est pource que les Dieus & hommes, bien auisez, creignent que ne leur face pis. Mais Folie n'a pas la consideracion

&

& iugement si bon.

I V P. Pour le moins te deuroient ils haïr, encore qu'ils ne t'osassent ofenser. Toutefois tous tant qu'ils sont t'ayment.

A M. Le seroye bien ridicule, si ayant le pouuoir de faire les hommes estre ayez, ne me faisois aussi estre aymé.

I V P. Si est il bien contre nature, que ceus qui ont reçu tout mauuais traitemēt de toy, t'ayment autant comme ceus qui ont à plusieurs faueurs.

A M O V R. En ce se montre la grandeur d'Amour, quand on ayme celui dont on est mal traité.

I V P. Le fay fort bien par experience, qu'il n'est point en nous d'estre ayez : car, quelque grand degré ou ie sois, si ay ie esté bien peu aymé : & tout le bien qu'ay reçu, l'ay plus tot à par force & finesse, que par amour.

A M. J'ay bien dit que ie fay aymer encore ceus, qui ne sont point ayez : mais si est il en la puissance d'un chacun. le plus souuent de se faire aymer. Mais peu se treuent, qui facent en amour tel deuoir qu'il est requis.

IV P. Quel deuoir?

A M. La premiere chose dont il faut s'enquerir, c'est, s'il y ha quelque Amour imprimée : & s'il n'y en ha, ou qu'elle ne soit encor enracinée, ou qu'elle soit desia toute usée, faut songneufemēt chercher quel est le naturel de la personne aymée : &, connoissant le nostre, avec les cōmoditez, façons, & qualitez estre semblables, en user : si non, le changer. Les Dames que tu as aymées, vouloient estre louées, entretenues par un long tems, pries, adorees: quell'Amour penses tu qu'elles t'ayent porté, te voyant en foudre, en Satyre, en diuerses sortes d'Animaus; & conuertis en choses insensibles? La richesse te fera iouir des Dames qui sont auares: mais aimer non. Car cette affection de gagner ce qui est au cœur d'une personne, chasse la vraie & entiere Amour: qui ne cherche son proufit, mais celui de la personne, qu'il ayme. Les autres especes d'Animaus ne pouuoient te faire amiable. Il n'y ha animāt courtois & gracieus que l'homme, lequel puisse se rēdre suget aus complexions d'autrui, augmenter sa beauté & bonne grace par mille nouueaus artifices: plorer, rire, chāter, & passionner

tionner la personne qui le voit. La lubricité & ardeur de reins n'a rien de commun, ou bien peu avec Amour. Et pource les femmes ou iamais n'aymeront, ou iamais ne feront semblant d'aymer pour ce respect. Ta magesté Royale encores ha elle moins de pouuoir en ceci : car Amour se plait de choses egales. Ce n'est qu'un ioug, lequel faut qu'il soit porté par deus Taureaus semblables : autrement le harnois n'ira pas droit. Donq, quand tu voudras estre aymé, descés en bas, laisse ici ta couronne & ton sceptre, & ne dy qui tu es. Lors tu verras en bien seruant & aymant quelque Dame, que sans qu'elle ait egard à richesse ne puissance, de bon gré t'aymera. Lors tu sentiras bien un autre contentement, que ceus que tu as uz par le passé : & au lieu d'un simple plaisir, en receuras un double. Car autant y ha il de plaisir à estre baisé & aymé, que de baisier & aymer.

I V P. Tu dis beaucoup de raisons : mais il y faut un long tems, une fugeccion grande, & beaucoup de passions.

A M. Je say bien qu'un grand Seigneur se fache de faire longuement la court, que ses

c affaires


affaires d'importãce ne permettent pas qu'il s'y affluettisfe, & que les honneurs qu'il reçoit tous les iours, & autres passetems sans nombre, ne lui permette croire ses passions, de sorte qu'elles puissent mouuoir leurs amis à pitié. Aussi ne doiuent ils attendre les grans & faciles contentemens qui font en Amour, mais souuentefois i'abaisfe si bien les grans, que ie les fay à tous, exemple de mon pouuoir.

I V P I T E R. Il est tems d'aller au confistoire: nous deuiferons une autrefois plus à loisir.

D I S C O V R S V.



A P O L O N.

 I onques te falut songneusement pouruoir à tes affaires, souuerain Iupiter, ou quand avec l'ayde de Briare tes plus proches te vouloient mettre en leur puissance, ou quand les Geans, fis de la Terre, mettans montaigne sur montaigne, deliberoient nous venir combattre iusques ici, ou quand le Ciel & la Terre

Terre cuiderent bruler : à cette heure, que la licence des fols est venue si grande, que d'outrager deuant tes yeus l'un des principaus de ton Empire, tu n'as moins d'occasion d'auoir creinte, & ne dois diferer à donner prompt remede au mal ia commencé. S'il est permis à chacun atenter sur le lien qui entretient & lie tout ensemble : ie voy en peu d'heure le Ciel en desordre, ie voy les uns chāger leurs cours, les autres entreprendre sur leurs voisins une consommation uniuerselle ; ton sceptre, ton trone, ta magesté en danger. Le sommaire de mon oraison sera conseruer ta grandeur en son integrité, en demandant vengeance de ceus qui outragent Amour, la vraye ame de tout l'Vniuers, duquel tu tiens ton sceptre. D'autant donq que ma cause est tant fauorable, coniointe avec la conseruacion de ton estat, & que neanmoins ie ne demande que iustice : d'autant plus me deuras tu atentiuellement escouter. L'iniure que ie meintien auoir esté faite à Cupidon, est telle : Il venoit au festin dernier : & voulant entrer par une porte, Folie acourt apres lui, & lui mettant la main sus l'espaule le tire en arriere, & s'auance, &

passé la première. Amour voulant savoir qui c'estoit, s'adresse à elle. Elle lui dit plus d'injures, qu'il n'appartient à une femme de bien à dire. De là elle commence se hausser en paroles, se magnifier, fait Amour petit. Lequel se voyant ainsi peu estimé, recourt à la puissance, dont tu l'as toujours vû, & permets user contre toute personne. Il la veut faire aimer : elle euite au coup : & feignant ne prendre en mal, ce que Cupidon lui auoit dit, recommence à deuiser avec lui : & en parlant tout d'un coup lui leue les yeus de la teste. Ce fait, elle se vient à faire si grande sur lui, qu'elle lui fait entendre de ne lui estre possible le guerir, s'il ne reconnoissoit qu'il ne lui auoit porté l'honneur qu'elle meritoit. Que ne feroit on pour recouurer la ioyeuse vuë du Soleil ? Il dit, il fait tout ce qu'elle veut. Elle le bande, & pense ses plaies en attendant que meilleure occasion vinst de lui rendre la vuë. Mais la traytresse lui mit un tel bandeau, que iamais ne sera possible lui oter : par ce moyen voulant se moquer de toute l'ayde que tu lui pourrois donner : & encor que tu lui rendisse les yeus, qu'ils fussent neanmoins inutiles. Et pour le mieus
acout

acoutrer lui ha baillé de ses esles à fin d'estre aussi bien guidé comme elle. Voila deux iniures grandes & atroces faites à Cupidon. On l'a blessé, & lui ha lon oté le pouuoir & moyen de guerir. La plaie se voit, le delit est manifeste : de l'auteur ne s'en faut enquerir. Celle qui ha fait le coup, le dit, le presche, en fait ses contes par tout. Interrogue la : plus tot l'aura confessé que ne l'auras demandé. Que reste il ? Quand il est dit : qui aura tiré une dent, lui en sera tiré une autre : qui aura arraché un œil, lui en sera semblablement creué un, celà s'entent entre personnes egales. Mais quand on ha ofensé ceus, desquels depend la conseruacion de plusieurs, les peines s'aigrissent, les loix s'arment de seuerité, & vengent le tort fait au publiq. Si tout l'Vniuers ne tient que par certaines amoureuses composicions, si elles cessoient, l'ancien Abime reuiendroit. Otant l'amour, tout est ruiné. C'est donq celui, qu'il faut conseruer en son estre : c'est celui, qui fait multiplier les hommes, viure ensemble, & perpetuer le monde, par l'amour & sollicitude qu'ils portent à leurs successeurs. Iniurier cet Amour, l'outrager, qu'est ce, sinon

vouloir troubler & ruïner toutes choses? Trop mieus vaudroit que la temeraire se fust adreſſée à toy : car tu t'en fuſſes bien donné garde. Mais s'estant adreſſée à Cupidon, elle t'a fait dommage irreparable, & auquel n'as à puisſance de donner ordre. Cette iniure touche auſſi en particulier tous les autres Dieus, Demidieus, Faunes, Satires, Siluains, Deeſſes, Nynfes, Hommes, & Femmes : & croy qu'il n'y ha Animant, qui ne ſente mal, voyant Cupidon bleſſé. Tu as donq osé, ô deteſtable, nous faire à tous deſpit, en outrageant ce que tu ſauois eſtre de tous aymé. Tu as à le cœur ſi malin, de naurer celui qui apaiſe toutes noiſes & querelles. Tu as osé atenter au fils de Venus : & ce en la court de Iupiter : & as fait qu'il y ha à ça haut moins de franchiſe, qu'il n'y ha la bas entre les hōmes, es lieux qui nous ſont conſacrez. Par tes foudres, ô Iupiter, tu abas les arbres, ou quelque poure femmelette gardant les brebis, ou quelque meſchāt garſonneau, qui aura moins dinemēt parlé de ton nom : & cette cy, qui, meſpriſant ta mageſté, ha violé ton Palais, vit encores! & ou? au ciel : & eſt eſtimee immortelle, & retiēt nom de Deeſſe!

Les

Les roues des Enfers soutiennent elles une ame plus detestable que cette cy? Les montaignes de Sicile couurent elles de plus execrables personnes? Et encôres n'a elle honre de se presenter deuât vos diuinitez: & lui semble (si ie l'ose dire) que ferez tous si fols, que de l'absoudre. Je n'ay neantmoins charge par Amour de requerir vengeance & punicion de Folie. Les gibets, potences, roues, couteaus, & foudres ne lui plaisent, encor que fust, contre ses malueillans, contre lesquels mesmes il ha si peu usé de son ire, que, oté quelque subit courrous de la ieunesse qui le suit, il ne se trouua iamais un seul d'eus qui ait voulu l'outrager, fors cette furieuse. Mais il laisse le tout à uotre discrecion, ô Dieus: & ne demãde autre chose, sinon que ses yeus lui soiēt rendus, & qu'il soit dit, que Folie ha ù tort de l'iniurier & outrager. Et à ce que par ci apres n'auienne tel desordre, en cas que ne veuillez enseuelir Folie sous quelque montaigne, ou la mettre à l'abandon de quelque aigle, ce qu'il ne requiert, vous vucillez ordõner, que Folie ne se trouuera pres du lieu ou Amour sera, de cent pas à la ronde. Ce que trouuerez deuoir

estre fait , apres qu'aurez entendu de quel grand bien sera cause Amour, quand il aura gagné ce point : & de combien de maus il sera cause, estant si mal acompagné, mesmes à present qu'il ha perdu les yeus. Vous ne trouuerez point mauuais que ie touche en brief en quel honneur & reputacion est Amour entre les hommes, & qu'au demeurant de mon oraison ie ne parle guere plus que d'eus. Donques les hommes sont faits à l'image & semblance de nous, quant aus esprits : leurs corps sont composez de plusieurs & diuerses complexions : & entre eus si different tant en figure, couleur, & forme, que iamais en tant de siecles, qui ont passé, ne s'en trouua, que deus ou trois pers, qui se ressemblassent: encore leurs seruiteurs & domestiques les connoissoiēt particulierement l'un d'auec l'autre. Estās ainsi en meurs, complexions, & forme dissemblables, sont neanmoins ensemble liez & assemblez par une beniuolence, qui les fait vouloir bien l'un à l'autre : & ceus qui en ce sont les plus excellens, sont les plus reuerrez entre eus. Delà est venue la premiere gloire entre les hommes. Car ceus qui auoient inuenté quelque chose

chose à leur proufit, estoient estimez plus que les autres. Mais faut penser que cette enuie de proufiter en publiq, n'est procedee de gloire, comme estant la gloire posterieure en tems. Quelle peine croyez vous, qu'a à Orphee pour destourner les hommes barbares de leur acoutumee cruauté? pour les faire assembler en cōpagnies politiques? pour leur mettre en horreur le piller & robber l'autrui? Estimez vous que ce fust pour gain? duquel ne se parloit encores entre les hommes, qui n'auoient fouillé es entrailles de la terre? La gloire, cōme i'ay dit, ne le pouuoit mouuoir. Car n'estans point encore de gens politiquement vertueus, il n'y pouuoit estre gloire, ny enuie de gloire. L'amour qu'il portoit en general aus hōmes, le faisoit traualler à les conduire à meilleure uie. C'estoit la douceur de sa Musique, que lon dit auoir adouci les Loups, Tigres, Lions: attiré les arbres, & amolli les pierres: & quelle pierre ne s'amolliroit entendant le dous preschement de celui qui amiablement la veut atendre pour receuoir l'impression de bien & honneur? Combien estimez vous que Promethee soit loué là bas pour l'usage du feu,

qu'il inuenta? Il le vous desroba, & encourut votre indignacion. Estoit ce qu'il vous voulust ofenser? ie croy que non: mais l'amour, qu'il portoit à l'homme, que tu lui baillas, ô Iupiter, commiffion de faire de terre, & l'assembler de toutes pieces ramassees des autres animaus. Cet amour que lon porte en general à son semblable, est en telle recomandacion entre les hommes, que le plus fouuent se trouuent entre eus qui pour sauuer un pais, leur parent, & garder l'honneur de leur Prince, s'enfermeront dedens lieux peu defensables, bourgades, colombiers: & quelque assurance qu'ils ayent de la mort, n'en veulent sortir à quelque composition que ce soit, pour prolonger la vie à ceus que lon ne peut assaillir que apres leur ruine. Outre cette afeccion generale, les hommes en ont quelque particuliere l'un enuers l'autre, & laquelle, moyennant qu'elle n'ait point le but de gain, ou de plaisir de soy-mesme, n'ayant respect à celui, que lon se dit aimer, est en tel estime au monde, que lon ha remarqué songneusement par tous les siecles ceus, qui se sont trouuez excellés en icelle, les ornant de tous les plus honorables titres

titres que les hommes peuuent inuenter. Mesmes ont estimé cette seule vertu estre suffisante pour d'un hōme faire un Dieu. Ainsi les Scythes deïfierent Pylade & Oreste, & leur dresserent temples & autels, les ape-lans les Dieus d'amitié. Mais auant iceus estoit Amour, qui les auoit liez & uniz ensemble. Raconter l'opinion, qu'ont les hommes des parens d'Amour, ne seroit hors de propos, pour montrer qu'ils l'estiment autant ou plus, que nul autre des Dieus. Mais en ce ne sont d'un acord, les uns le faisant sortir de Chaos & de la Terre: les autres du Ciel & de la Nuit: aucuns de Discorde & de Zephire: autres de Venus la vraye mere, l'honorant par ses anciens peres & meres, & par les effets merueilleus que de tout tems il ha acoutumé mōtrer. Mais il me semble que les Grecs d'un seul surnom qu'ils t'ont donné, Iupiter, t'apelant amiable, témoignēt assez que plus ne pouuoient exaucer Amour, qu'en te faisant participant de sa nature. Tel est l'honneur que les plus sauans & plus renommez des hommes donnent à Amour. Le commun populaire le prise aussi & estime pour les grandes experiences

riences qu'il voit des commoditez, qui pro-
 viennent de lui. Celui qui voit que l'homme
 (quelque vertueux qu'il soit) languit en sa
 maison, sans l'amiable compagnie d'une fem-
 me, qui fidelement lui dispense son bien,
 lui augmente son plaisir, ou le tient en bride
 doucement, de peur qu'il n'en prenne trop,
 pour sa santé, lui ote les facheries, & quel-
 quefois les empesche de venir, l'appaise, l'a-
 doucit, le traite sain & malade, le fait auoir
 deus corps, quatre bras, deus ames, & plus
 parfait que les premiers hommes du ban-
 quet de Platon, ne confessera il que l'amour
 coniugale est digne de recommandacion? &
 n'attribuera cette felicité au mariage, mais à
 l'amour qui l'entretient. Lequel, s'il defaut
 en cet endroit, vous verrez l'homme force-
 né, fuir & abandonner sa maison. La femme
 au cōtraire ne rit iamais, quand elle n'est en
 amour avec son mari. Ilz ne sont iamais en
 repos. Quand l'un veut reposer, l'autre crie.
 Le bien se dissipe, & vont toutes choses au
 rebour. Et est preuue certaine, que la seule
 amitié fait auoir en mariage le contente-
 ment, que lon dit s'y trouuer. Qui ne dira
 bien de l'amour fraternelle, ayant veu Ca-
 stor

stor & Pollux, l'un mortel estre fait immortel à moitié du don de son frere? Ce n'est pas estre frere, qui cause cet heur (car peu de freres sont de telle sorte) mais l'amour grande qui estoit entre eus. Il seroit long à discourir, comme Ionathas sauua la vie à Dauid: dire l'histoire de Pythias & Damon: de celui qui quitta son espouse à son ami la premiere nuit, & s'en fuit vagabond par le monde. Mais pour montrer quel bien vient d'amitié, i'allegueray le dire d'un grand Roy, lequel, ouurant une grenade, interrogué de quelles choses il voudroit auoir autant, comme il y auoit de grains en la pomme, Respondit: de Zopires. C'estoit ce Zopire, par le moyen duquel il auoit recouré Babilone. Vn Scythe demandant en mariage une fille, & sommé de bailler son bien par declaration, dit: qu'il n'auoit autre bien que deus amis, s'estimant assez riche avec telle possession pour oser demander la fille d'un grand Seigneur en mariage. Et pour venir aus femmes, ne sauua Ariadne la vie à Thesee? Hypermetre à Lyncee? Ne se sont trouuees des armées en danger en pais estranges, & sauuees par l'amitié que quelques Dames port

portotent aus Capiteines ? des Rois remiz en leurs principales citez par les intelligences, que leurs amies leur auoient pratiquees secrettement? Tant y ha de poures soudarz, qui ont esté esleuez par leurs amies es Contez, Duchez, Royaumes qu'elles possédoiet. Certainement tant de comoditez prouenans aus hommes par Amour ont bien aydé à l'estimer grand. Mais plus que toute chose, l'afeccion naturelle, que tous auons à aymer, nous le fait esleuer & exalter. Car nous voulons faire paroître, & estre estimé ce à quoy nous nous sentōs enclins. Et qui est celui des hommes, qui ne prenne plaisir, ou d'aymer, ou d'estre aymé? Le laisse ces Mysanthropes, & Taupes cachees sous terre, & enseueliz de leurs bizarries, lesquels auront de par moy tout loisir de n'estre point aymez, puis qu'ils ne leur chaut d'aymer. S'il m'estoit licite, ie les vous depeindrois, comme ie les voy decrire aus hommes de bon esprit. Et neanmoins il vaut mieus en dire un mot, à fin de connoître combien est mal plaisante & miserable la vie de ceus, qui se sont exemptez d'Amour. Ils dient que ce sont gens mornes, sans esprit, qui n'ont grace aucune à parler,

une

une voix rude, un aller pensif, un vifaige de mauuaife rencontre, un œil baifé, creintifs, auares, impitoyables, ignorans, & n'estimans personne: Loups garous. Quand ils entrent en leur maison, ils creignent que quelcun les regarde. Incontinent qu'ils font entrez, barrent leur porte, ferrent les fenestres, mangent fallement fans compagnie, la maison mal en ordre: se couchent en chapon le morceau au bec. Et lors à beaux gros bonnets gras de deus doits d'espais, la camifole atachee avec esplingues enrouillees iufques au deffous du nombril, grandes chaufses de laine venans à mycuiſſe, un oreiller bien chauffé & ſentant ſa greſſe fondue: le dormir acompagné de toux, & autres tels excremens dont ils rempliffent les courtines. Vn leuer peſant, ſ'il n'y ha quelque argent à recevoir: vieilles chaufses repetaſſees: ſouliers de paifant: pourpoint de drap fourré: long ſaye mal ataché deuant: la robbe qui pend par derriere iufques aus eſpauls: plus de fourrures & peliffes: calottes & larges bonnets couurans les cheueus mal pignez: gens plus fades à voir, qu'un potage ſans ſel à humer. Que vous en ſemble il? Si tous les hommes eſtoient

estoyent de cette sorte, y auroit il pas peu de plaisir de viure avec eus? Combien plus tochoisiriez vous un homme propre, bien en point, & bien parlant, tel qu'il ne s'est pù faire sans auoir enuie de plaire à quelcun? Qui ha inuenté un dous & gracieus langage entre les hommes? & ou premierement ha il esté employé? ha ce esté à persuader de faire guerre au país? eslire un Capiteine? acuser ou defendre quelcun? Auant que les guerres se fissent, paix, alliances & confederacions en publiq: auant qu'il fust besoin de Capiteines, auant les premiers iugemens que fites faire en Athenes, il y auoit quelque maniere plus douce & gracieuse, que le commun: de laquelle userét Orphee, Amphion, & autres. Et ou en firent preuue les hommes, sinon en Amour? Par pitié on baille à manger à une creature, encore qu'elle n'en demande. On pense à un malade, encore qu'il ne veuille guerir. Mais qu'une femme ou homme d'esprit, prenne plaisir à l'afeccion d'une personne, qui ne la peut descouurir, lui donne ce qu'il ne peut demander, escoute un rustique & barbare langage: & tout tel qu'il est, sentant plus son commandement,

demēt, qu'amoureuse priere, celà ne se peut imaginer. Celle, qui se sent aymee, ha quelque autorité sur celui qui l'ayme: car elle voit en son pouuoir, ce que l'Amant poursuit, comme estant quelque grand bien & fort desirable. Cette autorité veut estre reueree en gestes, faits, contenāces, & paroles. Et de ce vient, que les Amās choisissent les façons de faire, per lesquelles les personnes aymees auront plus d'ocasion de croire l'estime & reputacion que lon ha d'elles. On se compose les yeus à douceur & pitié, on adoucit le front, on amollit le lāgage, encore que de son naturel l'Amant uft le regard horrible, le front despité, & langage sot & rude: car il ha incessammēt au cœur l'obiet de l'amour, qui lui cause un desir d'estre dine d'en recevoir faueur, laquelle il scet bien ne pouuoir auoir sans changer son naturel. Ainsi entre les hommes Amour cause une cōnoissance de soymesme. Celui qui ne tache à complaire à personne, quelque perfeccion qu'il ait, n'en ha non plus de plaisir, que celui qui porte une fleur dedens sa manche. Mais celui qui desire plaire, incessamment pense à son fait: mire & remire la chose aymee: suit

d les

les vertus, qu'il voit lui estre agreables, & s'adonne aus complexions contraires à soy-mesme, comme celui qui porte le bouquet en main, donne certain iugement de quelle fleur vient l'odeur & senteur qui plus lui est agreable. Apres que l'Amant ha composé son corps & complexion à contenter l'esprit de l'aymee, il donne ordre que tout ce qu'elle verra sur lui, ou lui donnera plaisir, ou pour le moins elle n'y trouuera à se facher. De là ha ù source la plaifante inuēciõ des habits nouueaus. Car on ne veut iamais venir à ennui & lasseté, qui prouient de voir tousiours une mesme chose. L'homme ha tousiours mesme corps, mesme teste, mesme bras, iambes, & piedz: mais il les diuersifie de tant de sortes, qu'il semble tous les iours estre renouuelé. Chemises parfumees de mile & mile sortes d'ouurages: bonnet à la saison, pourpoint, chausses iointes & serrees, montrans les mouuemens du corps bien disposé: mile facons de bottines, brodequins, escarpins, souliers, sayons, casaquins, robes, rob-bons, cappes, manteaus: le tout en si bon ordre, que rien ne passe. Et que dirons nous des femmes, l'abit desquelles, & l'ornement
de

de corps, dont elles usent, est fait pour plaire, si iamais rien fut fait. Est il possible de mieux parer une teste, que les Dames font et feront à iamais? auoir cheueus mieux dorrez, crespes, frizez? acoutrement de teste mieux seant, quand elles s'acoutreront à l'Espagnole, à la Françoisse, à l'Alemande, à l'Italienne, à la Grecque? Quelle diligence mettent elles au demeurant de la face? Laquelle, si elle est belle, ils contregardent tant bien contre les pluies, vents, chaleurs, tems et vieillesse, qu'elles demeurent presque tousiours ieunes. Et si elle ne leur est du tout telle, qu'elles la pourroient desirer, par honneste soin la se procurent: & l'ayant moyennement agreable, sans plus grande curiosité, seulement avec vertueuse industrie la continuent, selon la mode de chacune naciõ, contrée, & coutume. Et avec tout cclà, l'habit propre comme la feuille autour du fruit. Et s'il y ha perfeccion du corps, ou lincament qui puisse, ou doiue estre vù & montré, bien peu le cache l'agencement du vétement: ou, s'il est caché, il l'est en sorte, que lon le cuide plus beau & delicat. Le sein aparoit de tant plus beau, qu'il semble qu'elles ne le veuil-

lent estre vù : les mamelles en leur rondeur releues font donner un peu d'air au large estomac. Au reste, la robbe bien iointe, le corps estre-ci ou il le faut : les manches serrees, si le bras est massif : si non, larges & bien enrichies : la chauffe tiree : l'escarpin façonnant le petit pié (car le plus souuent l'amoureuse curiosité des hommes fait rechercher la beauté iusques au bout des piez :) tant de pommes d'or, chaines, bagues, ceintures, pendans, gans parfumez, manchons : & en somme tout ce qui est de beau, soit à l'accoutrement des hōmés ou des femmes, Amour en est l'auteur. Et s'il ha si bien trauaillé pour contenter les yeus, il n'a moins fait aus autres sentimens : mais les ha tous emmiellez de nouvelle & propre douceur. Les fleurs que tu fiz, ô Iupiter, naitre es mois de l'an les plus chaus, sont entre les hommes faites hybernalles : les arbres, plantes, herbages, qu'auois distribuez en diuers pais, sont par l'estude de ceus qui veulent plaire à leurs amies, rassemblez en un verger : & quelquefois suis contreint, pour ayder à leur affection, leur departir plus de chaleur que le pais ne le requerroit. Et tout le proufit de ce,

n'est

n'est que se raméteuoir par ces petis presens en la bõne grace de ces amis & amies. Diráy ie que la Musique n'a esté iuuentee que par Amour? & est le chant & harmonie l'effect & signe de l'Amour parfait. Les hommes en usent ou pour adoucir leurs desirs enflammez, ou pour donner plaisir: pour lequel diuersifier tous les iours ils inuentét nouueaus & diuers instrumens de Luts, Lyres, Citres, Doucines, Violons, Espinettes, Flutes, Cornets: chantent tous les iours diuerses chansons: & viendront à inuenter madrigalles, sonnets, pauanes, passemeses, gaillardes, & tout en commemoracion d'Amour: comme celui, pour lequel les hommes font plus que pour nul autre. C'est pour lui que lon fait des serenades, aubade, tournois, combats tant à pied qu'à cheual. En toutes lesquelles entreprises ne se treuent que ieunes gens amoureux: ou s'ils s'en treuent autres meslez parmi, ceus qui ayment emportent tousiours le pris, & en remercient les Dames, desquelles ils ont porté les faueurs. Là aussi se rapporteront les Comedies, Tragedies, Jeux, Montres, Masques, Moresques. Dequoy allege un voyageur son trauail, que

lui cause le long chemin, qu'en chantant quelque chanson d'Amour, ou escoutant de son compagnon quelque conte et fortune amoureuse? L'un loue le bon traitement de s'amie: l'autre se plaint de la cruauté de la sienne. Et mille accidens, qui interuiennent en amours: lettres descouuertes, mauvais rapports, quelque voisine ialouse, quelque mari qui reuiet plus tot que lon ne voudroit: quelquefois s'aperceuant de ce qui se fait: quelquefois n'en croyant rien, se fiant sur la pre'dhommie de sa femme: et à fois eschaper un soupir avec un changement de parler: puis force excuses. Brief, le plus grand plaisir qui soit apres amour, c'est d'en parler. Ainsi passoit son chemin Apulee, quelque Filozofé qu'il fust. Ainsi prennent les plus seueres hommes plaisir d'ouir parler de ces propos, encores qu'ils ne le veuillent confesser. Mais qui fait tant de Poëtes au monde en toutes langues? n'est ce pas amour? lequel semble estre le suget, duquel tous Poëtes veulnt parler. Et qui me fait attribuer la Poësie à Amour: ou dire, pour le moins, qu'elle est bien aydee et entretenue par son moyen? cest qu'incontinent que les hommes

quelque tour de fol. Et plus les amitez seront estroites, plus s'y trouuera il de desordre quand Folie s'y mettra. Il retournera plus d'une Semiramis, plus d'une Biblis, d'une Mirrha, d'une Canace, d'une Phedra, Il n'y aura lieu saint au monde. Les hauts murs & treilliz garderont mal les Vestales. La vieillesse tournera son venerable & paternel amour, en fols & iuueniles desirs. Honte se perdra du tout. Il n'y aura discrecion entre noble, paisant, infidele, ou More, Dame, maitresse, seruante. Les parties seront si inegales, que les belles ne rencontreront les beaux, ains seront coniointes le plus souuent avec leurs dissemblables. Grands Dames aymeront quelquefois ceus dont ne daigneroient estre seruiés. Les gens d'esprit s'abuseront autour des plus laides. Et quand les pures & loyaus amans auront languy de l'amour de quelque belle: lors Folie fera iouir quelque auolé en moins d'une heure du bien ou l'autre n'aura pù ateadre. Il laisse les noises & querelles, qu'elle dressera par tout, dont s'en ensuiura blessures, outrages, & meutres. Et ay belle peur, qu'au lieu, ou Amour ha inuenté tant de sciences, & produit

duit tant de bien, qu'elle n'ameine avec soy quelque grãde viciueté acompagnee d'ignorance : qu'elle n'empesche les ieunes gens de suiure les armes & de faire seruice à leur Prince : ou de vaquer à estudes honorables : qu'elle ne leur mesle leur amour de paroles detestables, chansons trop vileines, iurongnerie & gourmandise : qu'elle ne leur suscite mille maladies, & mette en infiniz dangers de leurs personnes. Car il n'y ha point de plus dangereuse compaignie que de Folie. Voila les maus, qui sont à creindre, si Folie se trouue autour d'Amour. Et s'il auenoit que cette meschãte le voulust empescher ça haut, que Venus ne voulust plus rendre un dous aspect avec nous autres, que Mercure ne voulust plus entretenir nos alliances, quelle confusion y auroit il ? Mais i'ay promis ne parler que de ce qui se fait en terre. Or donq, Iupiter, qui t'apeles pere des hommes, qui leur es auteur de tout bien, leur donnes la pluie quand elle est requise, seiches l'humidité superabondante : considere ces maus qui sont preparez aus hommes, si Folie n'est separee d'Amour. Laisse Amour se resiouir en paix entre les hommes : qu'il soit

soit loisible à un chacun de conuerser priuément et domestiquemēt les personnes qu'il aymera, sans que personne en ait crainte ou soupçon : que les nuits ne chassent, sous pre-
texte des mauuaises langues, l'ami de la mai-
son de s'amie : que lon puisse mener la fem-
me de son ami, voisin, parent, ou bon sem-
blera, en telle seureté que l'honneur de l'un
ou l'autre n'en soit en rien ofensé. Et à ce
que personne n'ait plus mal en teste, quand
il verra telles priuautez, fais publier par tou-
te la Terre, non à son de trōpe ou par atta-
ches mises aus portes des Temples, mais en
mettant au cœur de tous ceus qui regarde-
ront les Amans, qu'il n'est possible qu'ils
vousissent faire ou penser quelque Folie.
Ainsi auras tu mis tel ordre au fait auenu,
que les hommes auront occasion de te louer
et magnifier plus que iamais, et feras beau-
coup pour toy et pour nous. Car tu nous
auras deliures d'une infinité de plaintes, qui
autrement nous seront faites par les hom-
mes, des esclandres que Folie amoureuse fe-
ra au monde. Ou bien si tu aymes mieus re-
mettre les choses en l'estat qu'elles estoient,
contreins les Parques et Destinees (si tu y
as

as quelque pouuoir) de retourner leurs fuseaus , & faire en sorte qu'à ton commandement, & à ma priere, & pour l'amour de Venus , que tu as iusques ici tant chérie & aimée , & pour les plaisirs & contentemens que tous tant que nous sommes, auons reçuz & receuons d'Amour , elles ordonnent, que les yeus seront rendus à Cupidon, & la bande otee : à ce que le puissions voir encore un coup en son bel & naïf estre , piteus de tous les cotez dont on le fauroit regarder , & riant d'un seulement. O Parques, ne soyez à ce coup inexorables que lon ne die que vos fuseaus ont esté ministres de la cruelle vengeance de Folie . Ceci n'empeschera point la suite des choses à venir. Iupiter com-
posera tous ces trois iours en un , comme il fit les trois nuits , qu'il fut avec Alcmene. Je vous apelle , vous autres Dieus , & vous Deesses , qui tant auez porté & portez d'honneur à Venus. Voici l'endroit ou lui pouuez rendre les faueurs que d'elle auez reçues. Mais de qui plus dois ie esperer, que de toy , Iupiter? laisseras tu plorer en vain la plus belle des Deesses? n'auras tu pitié de l'angoisse qu'endure ce poure enfant digne de
meil

meilleure fortune? Aurons nous perdu nos veuz & priere? Si celles des hommes te peuvent forcer & t'ont fait plusieursfois tomber des mains, sans mal faire, la foudre que tu auois contre eus preparee: quel pouuoir auront les notres, ausquels as communiqué ta puissance & autorité? Et te prians pour personnes, pour lesquelles toymesme (si tu ne tenois le lieu de commander) prierois volontiers: & en la faueur desquelles (si ie puis fauoir quelque secret des choses futures) feras possible, apres certaines reuolutions, plus que ne demandons, assugetissant à perpetuité Folie à Amour, & le faisant plus cler voyant que nul autre des Dieus. J'ay dit.

Incontinent qu' Apolon ut fini son accusacion, toute la compagnie des Dieus par un fremissement, se montra auoir cõpassion de la belle Deesse là presente, & de Cupidon son fils. Et ussent volontiers tout sur l'heure condamné la Deesse Folie: Quand l'equitable Iupiter par une magesté Imperiale leur commanda silence, pour ouir la desense de Folie enchargee à Mercure, lequel commença à parler ainsi:

MERCURE. N'atendez point, Iupiter, et vous autres Dieus immortels, que ie commence mon oraison par excuses (comme

me

me quelquefois font les Orateurs, qui creignent estre blamez, quand ils soutiennent des causes apertemēt mauuaises,) de ce qu'ay pris en main la defense de Folie, et mesmes contre Cupidon, auquel ay en plusieurs endroits porté tant d'obeissance, quil auroit raison de m'estimer tout sien: et ay tant aimé la mere, que n'ay iamais espargné mes allees et venues, tant qu'ay pensé lui faire quelque chose agreable. La cause, que ie defens, est si iuste, que ceus mesmes qui ont parlé au contraire, apres m'auoir ouy, changeront d'opinion. L'issue du diferent, comme i'espere, sera telle, que mesme Amour quelque iour me remercira de ce seruice, que contre lui ie fay à Folie. Cette question est entre deus amis, qui ne sont pas si outrez l'un enuers l'autre, que quelque matin ne se puissent reconcilier, et prendre plaisir l'un de l'autre, comme au parauant. Si à l'apetit de l'un, vous chassez l'autre, quand ce desir de vengeance sera passé (laquelle incontinent qu'elle est acheuee commence à desplaire:) si vous ordonnez quelque cas contre Folie, Amour en aura le premier regret. Et n'estoit cette ancienne amitié et aliance de

ces deus, maintenant auersaires, qui les faisoit si uniz & conioins, que iamais n'avez fait faueur à l'un, que l'autre ne s'en soit senti: ie me deficrois bien que puissiez donner bon ordre sur ce diferent, ayans tous suiui Amour fors Pallas: laquelle estant ennemie capitale de Folie, ne scroit raison qu'elle voulust iuger sa cause. Et toutefois n'est Folie si incõnue ceans, qu'elle ne se ressent de auoir souuentefois esté la bien venue, vous aporant tousiours avec sa troupe quelques cas de nouveau pour rendre vos banquetts & festins plus plaisans. Et pense que tous ceus de vous, qui ont aymé, ont aussi bonne souuenance d'elle, que de Cupidon mesme. Dauantage elle vous croit tous si equitables & raisonnables, qu'encore que ce fait fust le votre propre, si n'en feriez vous que la raison. I'ay trois choses à faire. Defendre la teste de Folie, contre laquelle Amour ha iuré: respondre aus acufacions que i'entens estre faites à Folie: & à la demãde qu'il fait de ses yeus. Apolõ, qui ha si long tems ouy les causeurs à Rõme, ha bien retenu d'eus à conter tousiours à son auantage. Mais Folie, cõme elle est tousiours ouuerte, ne veut point que
i'en

i'en dissimuler rien : & ne vous en veut dire qu'un mot sans art , sans fard & ornement quelconque. Et à la pure verité , Folie se iouant avec Amour, ha passé deuant lui pour gagner le deuant , & pour venir plus tot vous donner plaisir. Amour est entré en colere. Lui & elle se sont pris de paroles. Amour la taché naurer de ses armes qu'il portoit. Folie s'est defendue des siénes, dont elle ne s'estoit chargée pour blesser personne, mais pource que ordinairement elle les porte. Car, cōme vous sauez, ainsi qu'amour tire au cœur, Folie aussi se gette aus yeus & à la teste , & n'a autres armes que ses doigts. Amour ha voulu mōtrer qu'il auoit puissance sur le cœur d'elle. Elle lui ha fait cōnoitre qu'elle auoit puissance de lui oter les yeus. Il ne se pleingnoit que de la deformité de son visage. Elle esmue de pitié la lui ha couuert d'une bande à ce que lon n'aperçust deus trous vuides d'iceus, enlaidiffans sa face. On dit que Folie ha fait double iniure à amour: premieremēt, de lui auoir creué les yeus : secondemēt, de lui auoir mis ce bandeau. On exagere le crime fait à une personne aymee d'une personne, dont plusieurs ont affaire. Il faut

faut respondre à ces deus iniures. Quant à la premiere ie dy : que les loix & raisons humaines ont permis à tous se defendre contre ceus qui les voudroient ofenser, tellement que ce, que chacun fait en se defendant, est estimé bien & iustemēt fait. Amour ha esté l'agresseur. Car combien que Folie ait premierement parlé à Amour, ce n'estoit toutefois pour quereler, mais pour s'esbatre, & se iouer à lui. Folie s'est defendue. Duquel coté est le tort ? Quand elle lui uist pis fait, ie ne voy point commēt on lui en uist pù rien demander. Et si ne voulez croire qu'Amour ait esté l'agresseur, interrogez le. Vous verrez qu'il reconnoitra verité, Et n'est chose incroyable en son endroit de commencer tels brouilliz. Ce n'est d'aujourdhui, qu'il ha esté si insupportable, quand bon lui na semblé. Ne s'ataqua il pas à Mars, qui regardoit Vulcan forgeant des armes, & tout soudein le blessa ? & n'y ha celui de cette compagnie, qui n'ait esté quelquefois las d'ouir ces brauades. Folie rit tousiours, ne pense si auant aus choses, ne marche si auant pour estre la premiere, mais pource qu'elle est plus prôte & hatiue. Ie ne say que sert d'alleguer la cou-

tume toleree à Cupidon de tirer de son arc ou bon lui semble. Car quelle loy ha il plus de tirer à Folie, que Folie n'a de s'adresler à Amour? Il ne lui ha fait mal: neantmoins il s'en est mis en son plein deuoir. Quel mal ha fait Folie, rengaât Amour, en sorte qu'il ne peut plus nuire, si ce n'est d'aventure? Que se treuve il en eus de capital? y ha il quelque guet à pens, ports darmes, congregacions illicites, ou autres choses qui puissent tourner au desordre de la Republique? C'estoit Folie & un enfant, auquel ne failloit auoir egard. Je ne fay comment te prendre en cet endroit, Apolon. S'il est si ancien, il doit auoir appris à estre plus modeste, qu'il n'est: & s'il est ieune, aussi est Folie ieune, & fille de ieunesse. A cette cause, celui qui est blesté, en doit demeurer là. Et dorenavant que personne ne se prenne à Folie. Car elle ha, quand bon lui semblera, de quoy venger ses iniures: & n'est de si petit lieu, qu'elle doiue souffrir les ieunesses de Cupidõ. Quât à la seconde iniure, que Folie lui ha mis un bandeau, ceci est une pure calomnie. Car en lui bandât le dessous du frõt, Folie iamais ne pensa lui agrandir son mal, ou lui oter le remede

mede de guerir. Et quel meilleur témoignage faut il, que de Cupidon mesme? Il ha trouué bon d'estre bandé : il ha connu qu'il auoit esté agresseur, & que l'iniure prouenoit de lui : il ha reçu cette faueur de Folie. Mais il ne sauoit pas qu'il fust de tel pouoir. Et quand il uist sù, que lui eust nuy de le prendre? Il ne lui deuoit iamais estre oté: par consequent donq ne lui deuoient estre ses yeus rendus. Si ses yeus ne lui deuoient estre rendus, que lui nuit le bandeau? Que bien tu te montres ingrat à ce coup, fils de Venus, quand tu calomnies le bon vouloir que t'ay porté, & interpretes à mal ce que ie t'ay fait pour bien. Pour agrauer le fait, on dit que c'estoit en lieu de franchise. Aussi estoit ce en lieu de franchise, qu'Amour auoit assailli. Les autels & temples ne sont inuentez à ce qu'il soit loisible aus meschans d'y tuer les bons, mais pour sauuer les infortunez de la fureur du peuple, ou du courroux d'un Prince. Mais celui qui pollue la franchise, n'en doit il perdre le fruit? S'il uist bien succédé à Amour, comme il vouloit, & uist bleissé cette Dame, ie croy qu'il n'ust pas voulu que lon lui eust imputé ceci. Le sem-

blable faut qu'il treuve bon en autrui. Folie
 m'a defendu que ne la fisse miserable, que ne
 vous suppliasse pour lui pardonner, si faute y
 auoit: m'a defendu le plorer, n'embrasser vos
 genous, vous adiurer par les gracieus yeus,
 que quelquefois auez trouuez agreables ue-
 nans d'elle, n'y amener ses parens, enfans,
 amis, pour vous esmouuoir à pitié. Elle vous
 demande ce que ne lui pouuez refuser, qu'il
 soit dit, qu'Amour par sa faute mesme est
 deuenu aueugle. Le second point qu'Apo-
 lon ha touché, c'est qu'il veut estre faites de-
 fenses à Folie de n'aprocher dorenaunt
 Amour de cent pas à la ronde. Et ha fondé
 sa raison sur ce, qu'estant en honneur & re-
 putacion entre les hommes, leur causant
 beaucoup de bien & plaisirs, si Folie y estoit
 meslee, tout tourneroit au contraire. Mon
 intencion sera de montrer qu'en tout celà
 Folie n'est rien inferieure à Amour, & qu'A-
 mour ne seroit rien sans elle: & ne peut estre,
 & regner sans son ayde. Et pource qu'Amour
 ha commencé à montrer sa grandeur par
 son ancienneté, ie feray le semblable: & vous
 prieray reduire en memoire comme incon-
 tinent que l'homme fut mis sur terre, il com-
 men

mença sa vie par Folie : & depuis ses successeurs ont si bien continué, que iamais Dame n'ut tant bon credit au monde. Vray est qu'au commencement les hommes ne faisoient point de hautes folies, aussi n'auoient ils encores aucuns exemples deuant eus. Mais leur folie estoit à courir l'un apres l'autre : à monter sus un arbre pour voir de plus loin : rouler en la vallee : à manger tout leur fruit en un coup : tellement que l'huiuer n'auoient que manger. Petit à petit ha cru Folie avec le tems. Les plus esuentez d'entre eus, ou pour auoir rescous des loups & autres bestes sauuages, les brebis de leurs voisins & compaignons, ou pour auoir defendu quelcun d'estre outragé, ou pource qu'ils se sentoient ou plus forts, ou plus beaux, se sont fait couronner Rois de quelque feuillage de Chesne. Et croissant l'ambicion, non des Rois, qui gardoient fort bien en ce tems les Moutons, Beufs, Truies & Asnesses, mais de quelques mauuais garnimens qui les suiuoient, leur viure ha esté separé du commun. Il ha fallu que les viandes fussent plus delicates, l'habillement plus magnifique. Si les autres usoient de laiton, ils ont cherché un

metal plus precieus, qui est l'or. Ou l'or estoit commun, ils l'ont enrichi de Perles, Rubis, Diamans, & de toutes sortes de pierreries. Et, ou est la plus grand' Folie, si le commun ha ù une loy, les grans en ont pris d'autres pour eus. Ce qu'ils ont estimé n'estre licite aus autres, se sont pensé estre permis. Folie ha premierement mis en teste à quelcun de se faire creindre : Folie ha fait les autres obeir. Folie ha inuenté toute l'excellence, magnificence, & grandeur, qui depuis à cete cause s'en est ensuiuie. Et neantmoins, qui ha il plus venerable entre les hommes, que ceus qui commandent aus autres? Toymesme, Iupiter, les apelles pasteurs de Peuples: veus qu'il leur soit obeï sous peine de la vie: & neanmois l'origine est venue par cete Dame. Mais ainsi que tousiours as acoutumé faire, tu as conuertit à bien ce que les hommes auoient inuenté à mal. Mais, pour retourner à mō propos, quels hommes sont plus honnorez que les fols? Qui fut plus fol qu'Alexandre, qui se sentant souffrir faim, soif, & quelquefois ne pouuant cacher son vin, suget à estre malade & blessé, neanmois se faisoit adorer comme Dieu? Et quel

quel nom est plus celebre entre les Rois: quelles gens ont esté pour un tems en plus grande reputacion, que les Filosofes? Si en trouuerez vous peu, qui n'ayēt esté abruuez de Folie. Combien pensez vous qu'elle ait de fois remue le cerueau de Chrysippe? Aristote ne mourut il de dueil, comme un fol, ne pouuant entendre la cause du flus & reflux de l'Euripe? Crate, getant son tresor en la mer, ne fit il un sage tour? Empedocle qui se fust fait immortel sans ses sabots d'erain, en auoit il ce qui lui en failloit? Diogene avec son tonneau: & Aristippe qui se pensoit grand Filosofe, se sachant bien ouy d'un grand Seigneur, estoient ils sages? Le croy qui regarderoit bien auant leurs opinions, que lon les trouueroit aussi crues, comme leurs cerueaus estoient mal faits. Combien y ha il d'autres sciences au monde, lesquelles ne sont que pure resuerie? encore que ceus qui en font professions, soiēt estimez grans personnages entre les hommes? Ceus qui font des maisons au Ciel, ces getteurs de points, faiseurs de caracteres, & autres semblables, ne doiuent ils estre mis en ce rang? N'est à estimer cctte sole curiosité de mesurer le

Ciel, les Estoiles, les Mers, la Terre, consumer son tems à cōter, getter, aprendre mille petites questions, qui de soy sont folles: mais neantmoins resiouissent l'esprit: le font paroïr grand & subtil autant que si c'estoit en quelque cas d'importance. Le n'auroy jamais fait, si ie voulois raconter combien d'honneur & de reputacion tous les iours se donne à cette Dame, de laquelle vous dites tant de mal. Mais pour le dire en un mot: Mettez moy au monde un homme totalement sage d'un coté, & un fol de l'autre: & prenez garde lequel sera plus estimé. Monsieur le sage atendra que lon le prie, & demeurera avec sa sagesse tout seul, sans que lon l'apelle a gouuerner les Viles, sans que lon l'apelle en conseil: il voudra escouter, aller posément ou il sera mandé: & on ha affaire de gens qui soient prongs & diligens, qui faillent plus tot que demeurer en chemin. Il aura tout loisir d'aller planter des chous. Le fol ira tant & viendra, en donnera tant à tort & à trauers, qu'il rencontrera en fin quelque cerueau pareil au sien qui le pouffera: & se fera estimer grand homme. Le fol se mettra entre dix mille harquebuzades, &

possib

possible en eschapera : il sera estimé, loué, prisé, suivi d'un chacun. Il dressera quelque entreprise esceruelee, de laquelle s'il retourne, il sera mis iusques au ciel. Et trouuerez vray, en somme, que pour vn homme sage, dont on parlera au mōde, y en aura dix mille fols qui seront à la vogue du peuple. Ne vous fufit il de ceci ? assembleray ie les maus qui seroient au monde sans Folie, & les com moditez qui prouienēt d'elle ? Que dureroit mesme le mōde, si elle n'empeschoit que lon ne preuit les facheries & hazars qui sont en mariage ? Elle empesche que lon ne les voye & les cache : à fin que le mōde se peuple tous iours à la maniere acoutumee. Combien dureroiēt peu aucuns mariages, si la sottise des hommes ou des femmes laissoit voir les vices qui y sont ? Qui uft trauersé les mers, sans auoir Folie pour guide ? se commettre à la misericorde des vents, des vagues, des bancs, & rochers, perdre la terre de vuë, aller par voyes inconnues, trafiquer avec gens barbares & inhumains, dont est il premiere ment venu, que de Folie ? Et toutefois par là, sont communiquees les richesses d'un pais à autre, les sciences, les façons de faire,

& ha esté connue la terre, les proprietéz, & natures des herbes, pierres & animaux. Quel le folie fust ce d'aller sous terre chercher le fer & l'or ? combien de mestiers faudroit il chasser du monde, si Folie en estoit bannie ? la plus part des hommes mourroïét de faim : Dequoy viuroient tant d'Auocats, Procureurs, Greffiers, Sergens, Iuges, Menestriers, Farseurs, Parfumeurs, Brodeurs, & dix mille autres mestiers ? Et pource qu'Amour s'est voulu munir, tant qu'il ha pù, de la faueur d'un chacun, pour faire trouuer mauuais que par moy seule il ait reçu quelque infortune, c'est biẽ raison qu'apres auoir ouy toutes ses vanteries, ie lui conte à la verité de mon fait. Le plaisir, qui prouient d'Amour, consiste quelquefois ou en une seule personne, ou bien pour le plus, en deus, qui sont, l'amant & l'amie. Mais le plaisir que folie donne, n'a si petites bornes. D'un mesme passetems elle fera rire une grande compagnie. Autrefois elle fera rire un homme seul de quelque pensèe, qui sera venue donner à la trauerse. Le plaisir que donne Amour, est caché & secret : celui de folie se communique à tout le monde. Il est si recreatif, que
le

le seul nom esgaie une personne. Qui verra un homme enfariné avec une bossé derriere entrer en salle, ayant une contenãce de fol, ne rira il incontinent? Que lon nomme quelque fol insigne, vous verrez qu'à ce nom quelcun se resiouira, & ne pourra tenir le rire. Tous autres actes de Folie sont tels, que lon ne peut en parler sans sentir au cœur quelque allegresse, qui desfâche un homme & le prouoque à rire. Au contraire, les choses sages & bien composees, nous tiennent premierement en admiracion: puis nous soulent & ennuient. Et ne nous feront tant de bien, quelques grandes que soient & ceremonieuses, les assemblees des grãs Seigneurs & sages, que fera quelque folatre compagnie de ieunes gens deliberez, & qui n'auront ensemble nul respect & consideracion. Seulement icelle voir, resueille les esprits de l'ame, & les rend plus dispos à faire leurs naturelles operacions: Ou, quand on sort de ces sages assemblees, la teste fait mal: on est las tant d'esprit que corps, encore que lon ne soit bougé de sus une sellette. Toutefois, ne faut estimer que les actes de Folie soiēt tousiours ainsi legers comme le faut des Bergers, qu'ils
font

font pour l'amour de leurs amis:ny aussi de liberez comme les petites gayetes des Satires : ou comme les petites ruses que font les Pastourelles , quand elles font tomber ceus qui passent deuant elles , leur donnant par derriere la iambette,ou leur chatouillant leur sommeil avec quelque branche de chesne. Elle en ha , qui sont plus seueres , faits avec grande premeditacion , avec grand artifice, & par les esprits plus ingenieus. Telles sont les Tragedies que les Garçons des vilages premierement inuenterent:puis furent avec plus heureux soin aportees es viles . Les Comedies ont de là pris leur source. La sal-tacion n'a à autre origine:qui est une representation faite si au vif de plusieurs & diuerses histoires , que celui qui n'oit la voix des chantres , qui accompaignent les mines du ioueur, entent toutefois non seulement l'histoire , mais les passions & mouuemens : & pense entendre les paroles qui sont conuenables & propres en tels actes : & , comme disoit quelcun , leurs piez & mains parlans. Les Bouffons qui courent le monde, en tiennent quelque chose. Qui me pourra dire, s'il y ha chose plus fole , que les anciennes

fables

fables cōtenues es Tragedies, Comedies, & Saltacions? Et comment se peuuent exempter d'estre nommez fols, ceus qui les representent, ayans pris, & prenans tant de peines à se faire sembler autres qu'ils ne sont? Est il besoin reciter les autres passetems, qu'a inuentez Folie pour garder les hommes de languir en oisuieté? N'a elle fait faire les somptueus Palais, Theatres, & Amphitheatres de magnificence incroyable, pour laisser témoignage de quelle sorte de folie chacun en son tems s'esbatoit? N'a elle esté inuentrice des Gladiateurs, Luiteurs, & Athletes? N'a elle donné la hardisse & dexterité telle à l'homme, que d'oser, & pouuoir combattre sans armes un Lion, sans autre nécessité ou atente, que pour estre en la grace & faueur du peuple? Tant y en ha qui assaillet les Taureaus, Sangliers, & autres bestes, pour auoir l'honneur de passer les autres en folie: qui est un combat, qui dure non seulement entre ceus qui vivent de mesme tems, mais des successeurs avec leurs predecesseurs. N'estoit ce un plaisant cōbat d'Antoine avec Cleopatra, à qui dépendroit le plus en un festin? Et tout celà seroit peu, si les

les hommes ne trouuans en ce monde plus fols qu'eus, ne dressoient querelle contre les mors. Cefar se fachoit qu'il n'auoit encore commencé à troubler le monde en l'aage, qu'Alexandre le grand en auoit vaincu une grande partie. Combien Luculle & autres, ont ils laifsé d'imitateurs, qui ont taché à les passer, soit à traiter les hommes en grand apareil, à amonccler les plaines, aplanir les montaignes, seicher les lacs, mettre ponts sur les mers (comme Claude Empereur) faire Colosses de bronze & pierre, arcs trionfans, Pyramides? Et de cette magnifique folie en demeure un long tems grand plaisir entre les hommes, qui se destournent de leur chemin, font voyages expres, pour auoir le contentement de ces vieilles folies. En somme, sans cette bonne Dame l'homme seicheroit & seroit lourd, malplaisant & songeart. Mais Folie lui esueille l'esprit, fait chanter, danser, sauter, habiller en mille façons nouvelles, lesquelles changent de demi an en demi an, avec tousiours quelque aparence de raison, & pour quelque commodité. Si lon inuente un habit ioint & rond, on dit qu'il est plus feant & propre : quand il est ample & lar-

ge, plus honneſte. Et pour ces petites folies, & inuencions, qui ſont tant en habillemens qu'en contenâces & façons de faire, l'homme en eſt mieus venu, & plus agreable aus Dames. Et comme i'ay dit des hommes, il y aura grand' diference entre le recueil que trouuera un fol, & un ſage. Le ſage fera laiſſé ſur les liures, ou avec quelques anciennes matrones à deuifer de la diſſolucion des habits, des maladies qui courent, ou à demefler quelque longue genealogie. Les ieunes Dames ne ceſſerōt qu'elles n'ayēt en leur compagnie ce gay & ioly cerueau. Et combien qu'il en pouſſe l'une, pinſe l'autre, deſcoiffē, leue la cotte, & leur face mile maus: ſi le chercheront elles touſiours. Et quād ce viendra à faire cōparaiſon des deus, le ſage fera loué delles, mais le fol iouira du fruit de leurs priuautēz. Vous verrez les Sages meſmes, encore qu'il ſoit dit que lon cherche ſon ſemblable, tomber de ce coté. Quand ils feront quelq̄ aſſemblee, touſiours donneront charge que les plus fols y ſoient, n'eſtimāt pouuoir eſtre bonne compagnie, s'il n'y ha quelque fol pour reſueiller les autres. Et cōbien qu'ils s'excuſent ſur les fem-

mes

mes & ieunes gens, si ne peuuēt ils diffimuler le plaisir qu'ils y prennent, s'adressans tousiours à eus, & leur faisant visage plus riant, qu'aus autres. Que te semble de Folie, Iupiter ? Est elle telle, qu'il la faille enseuelir sous le mont Gibel, ou exposer au lieu de Promethee, sur le mont de Caucaſe ? Est il raisonnable la priuer de toutes bonnes compagnies, ou Amour fachāt qu'elle sera, pour la fācher y viendra, & conuiendra que Folie, qui n'est rien moins qu'Amour, lui quitte la place ? S'il ne veut estre avec Folie, qu'il se garde de s'y trouuer. Mais que cette peine, de ne s'assembler point, tombe sur elle, ce n'est raison. Quel propos y auroit il, qu'elle uſt rendu une compagnie gaye & deliberee, & que sur ce bon point la falluſt deloger ? Encore s'il demandoit que le premier qui auroit pris la place, ne fuſt empeschē par l'autre, & q̄ ce fuſt au premier venu, il y auroit quelque raison. Mais ie lui montreray q̄ iamais amour ne fut ſans la fille de Ieuneſſe, & ne peut estre autrement: & le grand dommage d'Amour, s'il auoit ce qu'il demande. Mais c'est une petite colere, qui lui ronge le cerueau, qui lui fait auoir ces estranges afec-
cions.

cions : lesquelles cesseront quand il sera un peu refroidi. Et pour commencer à la belle premiere naissance d'Amour , qui ha il plus despouruu de sens , que la personne à la moindre occasion du mōde viēne en Amour, en receuant une pomme comme Cydipee? en lisant un liure, comme la Dame Francisque de Rimini? en voyant , en passant , se rende si tot serue & esclauē, & conçoiue esperance de quelque grand bien sans sauoir s'il en y ha? Dire que c'est la force de l'œil de la chose aymee, & que de là sort une futile euaporacion , ou sang, que nos yeus reçoient, & entre iusques au cœur : ou, comme pour loger un nouuel hoste , faut pour lui trouuer sa place, mettre tout en desordre. Je say que chacun le dit : mais s'il est vray, i'en doute. Car plusieus ont aymé sans auoir ù cette occasion , comme le ieune Gnidien, qui ayma l'euure fait par Praxitelle. Quelle influxion pouuoit il receuoir d'un œil marbrin? Quelle sympathie y auoit il de son naturel chaud & ardent par trop , avec une froide & morte pierre? Qu'est ce donq qui l'enflammoit? Folie, qui estoit logee en son esprit. Tel feu estoit celui de Narcisse. Son

f œil

œil ne receuoit pas le pur sang & futil de son cœur meſme : mais la ſole imaginacion du beau pourtrait, qu'il voyoit en la fontaine, le tourmentoit. Exprimez tant que voudrez la force d'un œil : faites le tirer mille traits par iour : n'oubliez qu'une ligne qui paſſe par le milieu, iointe avec le ſourcil, eſt un vray arc : que ce petit humide, que lon voit luire au milieu, eſt le trait preſt à partir : ſi eſt ce que toutes ces fleſches n'iront en autres cœurs, que ceus que Folie aura preparez. Que tant de grans perſonnages, qui ont eſté & ſont de preſent, ne s'eſtiment eſtre iniuriez, ſi pour auoir aymé ie les nomme ſols, Qu'ils ſe prennent à leurs Filozofes, qui ont eſtimé Folie eſtre priuacion de ſageſſe, & ſageſſe eſtre ſans paſſions : deſquelles Amour ne ſera non plus tot deſtitué, que la Mer d'ondes & vagues : vray eſt, qu'aucuns diſſimulēt mieus leur paſſiō : & s'il s'en trouuent mal, c'eſt une autre eſpece de Folie. Mais ceus qui montrent leurs afeccions eſtans plus grandes que les ſecrets de leurs poitrines, vous rendront & exprimeront une ſi viue image de Folie, qu'Apelles ne la ſauroit mieus tirer au viſ. Je vous prie imaginer

giner un ieune homme, n'ayant grand affaire, qu'à se faire aymer : pigné, miré, tiré, parfumé : se pensant valoir quelque chose, sortir de sa maison le cerueau embrouillé de mille consideracions amoureuses : ayant discouru mille bons heurs, qui passeront bien loin des cotes : suiui de pages & laquais habillez de quelque liuree representant quelque trauail, fermeté, & esperance : & en cette sorte viendra trouuer sa Dame à l'Eglise : autre plaisir n'aura qu'a getter force œillades, & faire quelque reuerence en passant. Et que sert ce seul regard ? Que ne va il en masque pour plus librement parler ? Là se fait quelque habitude, mais avec si peu de demontrance du coté de la Dame, que rien moins. A la longue il vient quelque priuauté : mais il ne faut encore rien entreprendre, qu'il n'y ait plus de familiarité. Car lors on n'ose refuser d'ouir tous les propos des hommes, soient bons ou mauuais. On ne creint ce que lon ha acoutumé voir. On prend plaisir à disputer les demandes des poursuiuans. Il leur semble que la place qui parlemente, est demi gaignee. Mais s'il auient, que, comme les femmes prennent volontiers plaisir à

voit debatre les hommes, elles leur ferment quelquefois rudement la porte, & ne les appellent à leurs petites priuantez, comme elles souloient, voilà mon homme aussi loin de son but comme n'a gueres s'en pensoit pres. Ce sera à recommencer. Il faudra trouuer le moyen de se faire prier d'accompagner sa Dame en quelque Eglise, aus ieus, & autres assemblees publiques. Et ce pendant expliquer ses passions par soupirs & paroles tremblantes: redire cent fois une mesme chose: protester, iurer, promettre à celle qui possible ne s'en soucie, & est tournée ailleurs & promise. Il me semble que seroit folie de parler des sottes & plaisantes Amours vilageoises: marcher sur le bout du pié, ferrer le petit doit: apres que lon ha bien bu, escrire sur le bout de la table avec du vin, & entrelasser son nom & celui de s'amie: la mener premiere à la danse, & la tourméter tout un iour au Soleil. Et encore ceus, qui par longues alliances, ou par entrees ont pratiqué le moyen de veoir leur amie en leur maison, ou de leur voisin, ne viennent en si estrange folie, que ceus qui n'ont faueur d'elles qu'aus lieux publiques &

& festins : qui de cent soupirs n'en peuuent faire connoitre plus d'un ou deus le mois : & neanmoins pensent que leurs amies les doiuent tous conter. Il faut auoir tousiours pages aus escoutes , sauoir qui va, qui vient, corrompre des chambrieres à beaus deniers, perdre tout un iour pour voir passer Madame par la rue , & pour toute remuneracion, auoir un petit adieu avec quelque souzris, qui le fera retourner chez soy plus content, que quãd Vlysse vid la fumee de son Itaque. Il vole de ioye : il embrasse l'un, puis l'autre : chante vers : compose , fait s'amie la plus belle qui soit au monde , combien que possible soit laide. Et si de fortune suruient quelque ialousie , comme il auient le plus souuent, on ne rit , on ne chante plus : on deuiet pensif & morne : on connoit ses vices & fautes : on admire celui que lon pense estre aymé : on parangonne sa beauté , grace, richesse, avec celui duquel on est ialous : puis soudein on le vient à despriser : qu'il n'est possible, estant de si mauuaise grace, qu'il soit aymé : qu'il est impossible qu'il face tant son deuoir que nous , qui languissons, mourons, brulons d'Amour. On se pleint, on

apelle s'amie cruelle, variable : lon se lamente de son malheur & destinee. Elle n'en fait que rire, ou lui fait acroire qu'à tort il se pleint : on trouue mauuaises ses querelles, qui ne viennent que d'un cœur soupçon-neus & ialous : & qu'il est bien loin de son conte : & qu'autant lui est de l'un que de l'autre. Et lors ie vous laisse penser qui ha du meilleur. Lors il faut connoitre que lon ha failli par bien seruir , par masques magnifiques, par deuises bien inuentees, festins, banquets. Si la commodité se trouue, faut se faire paroitre par dessus celui dont on est ialous. Il faut se montrer liberal : faire present quelquefois de plus que lon n'a : incontinent qu'on s'aperçoit que lon souhaite quelque chose, l'enuoyer tout soudein, encores qu'on n'en soit requis : & iamais ne confesser que lon soit poure. Car c'est une tresmauuaise compagne d'Amour, que Poureté : laquelle estant suruenue , on connoit sa folie , & lon s'en retire à tard. Je croy que ne voudriez point ressembler encore à cet Amoureux, qui n'en ha que le nom. Mais prenons le cas que lon lui rie , qu'il y ait quelque reciproque amitié, qu'il soit prié se trouuer en quelque

que lieu : il pense incontinent qu'il soit fait, qu'il recevra quelque bien, dont il est bien loin : une heure en dure cent : on demande plus de fois quelle heure il est : on fait semblât d'estre demandé : et quelque mine que lon face, on lit au visage qu'il y ha quelque passion vehemente. Et quand on aura bien couru, on trouuera que ce n'est rien, & que c'estoit pour aller en compagnie se promener sur l'eau, ou en quelque iardin : ou aussi tot un autre aura faueur de parler à elle que lui, qui ha esté conuié. Encore ha il occasion de se contenter, à son auis. Car si elle n'ust plaisir de le voir, elle ne l'ust demandé en sa compagnie. Les plus grandes & hazardeuses folies suiuent tousiours l'acroiſſement d'Amour. Celle qui ne pensoit qu'à se iouer au commencement, se trouue prise. Elle se laisse visiter à heure suspecte. En quels dangers ? D'y aller accompagné, seroit declarer tout. Y aller seul, est hazardeus. Je laisse les ordures & infeccions, dont quelquefois on est parfumé. Quelquefois se faut desguiser en portefaix, en cordelier, en femme : se faire porter dens un coffre à la merci d'un gros vilain, que s'il sauoit ce qu'il porte, le lairoit

tomber pour auoir fondé son fol faix. Quelquefois ont esté surpris, batuz, outragez, & ne s'en ose lon vanter. Il se faut guinder par fenestres, par sus murailles, & tousiours en danger, si Folie n'y tenoit la main. Encore ceus cy ne sont que des mieus payez. Il y en ha qui rencontrent Dames cruelles, desquelles iamais on n'obtient merci. Autres sont si rusées, qu'apres les auoir menez iusques apres du but, les laissent là. Que font ils? apres auoir longuement soupiré, ploré & crié, les uns se rendent Moynes: les autres abandonnent le país: les autres se laissent mourir. Et penseriez vous, que les amours des femmes soient de beaucoup plus sages? les plus froides se laissent bruler dedens le corps auant que de rien auouer. Et combien qu'elles vous fissent prier, si elles osoient, elles se laissent adorer: & tousiours refusent ce qu'elles voudroient bien que lon leur otast par force. Les autres n'atendent que l'ocasion: & heureux qui la peut rencontrer: Il ne faut auoir creinte d'estre esconduit. Les mieus nees ne se laissent veincre, que par le tems. Et se connoissans estre aymées, & endurant en fin le semblable mal qu'elles ont fait endurer à autrui,

trui,

trui, ayant fiance de celui auquel elles se descourent, auouent leur foiblesse, confessent le feu qui les brule : toutefois encore un peu de honte les retient, & ne se laissent aller, que vaincues, & consumees à demi. Et aussi quand elles sont entrees une fois auant, elles font de beaux tours. Plus elle ont resisté à Amour, & plus s'en treuuent prises. Elles ferment la porte à raison. Tout ce qu'elles creignoient, ne le doute plus. Elles laissent leurs ocupacions muliebres. Au lieu de filer, coudre, besongner au point, leur estude est se bien parer, promener es Eglises, festes, & banquets pour auoir tousiours quelque rencontre de ce qu'elles ayment. Elles prennent la plume & le lut en main : escriuēt & chantent leurs passions : & en fin croit tant cette rage, qu'elles abandonnēt quelquefois pere, mere, maris, enfans, & se retirent ou est leur cœur. Il n'y ha rien qui plus se fache d'estre contreint, qu'une femme : & qui plus se contreingne, ou elle ha enuie montrer son affection. Je voy souuēt fois une femme, laquelle n'a trouué la solitude & prison d'environ sept ans longue, estant avec la personne qu'elle aymoit. Et combien que nature ne

lui uft nié plusieurs graces, qui ne la faisoient indine de toute bonne compagnie , si est ce qu'elle ne vouloit plaire à autre qu'à celui qui la tenoit prifonnere. I'en ay connu une autre, laquelle absente de son ami, n'alloit iamais dehors qu'acompañee de quelcun des amis & domestiques de son bien aymé: voulant tousiours rendre témoignage de la foy qu'elle lui portoit. En somme , quand cette afeccion est imprimée en un cœur genereus d'une Dame , elle y est si forte, qu'à peine se peut elle efacer. Mais le mal est, que le plus souuent elles rencontrent si mal: que plus aiment, & moins sont aymeés. Il y aura quelcun, qui fera bien aisé leur donner martel en teste , & fera semblant d'aymer ailleurs, & n'en tiendra conte. Alors les pourettes entrent en estranges fantasies : ne peuuent si aisément se defaire des hommes, comme les hommes des femmes, n'ayans la commodité de s'eslōgner & cōmencer autre parti, chassans Amour avec autre amour, Elles blament tous les hommes pour un. Elles appellēt foles celles qui aiment. Maudifsent le iour que premieremēt elles aymerēt. Protestent de iamais n'aymer : mais celà ne
leur

leur dure gueres. Elles remettent incontinent deuant les yeus ce qu'elles ont tant aimé. Si elles ont quelque enſeigne de lui, elles la baiſent, rebaiſent, ſement de larmes, s'en font un cheuet & oreiller, & s'eſcoutent elles meſmes pleingnantes leurs miſerables deſtreſſes. Combien en vóyie, qui ſe retirent iuſques aus Enfers, pour eſſaier ſi elles pourront, comme iadis Orphee, reuoquer leurs amours perdues? Et en tous ces actes, quels traits trouuez vous que de Folie? Auoir le cueur ſeparé de ſoy meſme, eſtre maintenant en paix, ores en guerre, ores en treues: courir & cacher ſa douleur: changer viſage mille fois le iour: ſentir le ſang qui lui rougit la face, y montant: puis ſoudein s'enfuit, la laiſſant palle, ainſi que honte, eſperance, ou peur, nous gouernent, chercher ce qui nous tourmente, feignant le fuir. Et neanmoins auoir creinte de le trouuer: n'auoir qu'un petit ris entre mille ſoupirs: ſe tromper ſoy meſme: bruler de loin, geler de pres: un parler interrompu: un ſilence venant tout à coup: ne ſont ce tous ſignes d'un homme aliené de ſon bon entendement? Qui excuſera Hercule deuidant les pelotons

tons d'Omphale? Le sage Roy Hebrieu avec cette grande multitude de femmes? Annibal s'abatardissant autour d'une Dame? & meins autres, que iournellement voyons s'abuser tellement qu'ils ne se connoissent eus mesmes. Qui en est cause, sinon Folie? Car c'est celle en somme, qui fait Amour grand & redouté: & le fait excuser, s'il fait quelque chose autre que de raison. Reconnois donq, ingrat Amour, quel tu es, & de combien de biens ie te suis cause. Ie te fay grand: ie te fay esleuer ton nom: voire & ne t'eussent les hommes reputé Dieu sans moy. Et apres que t'ay tousiours acompagné, tu ne me veus seulement abandonner, mais me veus ranger à cette sigeccion de fuir tous les lieux ou tu seras. Ie croy auoir satisfait à ce qu'auois promis mōtrer: que iusques ici Amour n'auoit esté sans Folie. Il faut passer outre, & montrer qu'impossible est d'estre autrement. Et pour y entrer: Apolon, tu me confesseras, qu'Amour n'est autre chose qu'un desir de iouir, avec une conionccion, & assemblement de la chose aymee. Estant Amour desir, ou, quoy que ce soit, ne pouuant estre sans desir: il faut confesser qu'in-

cont

continēt que cette passion vient faisir l'homme, elle l'altere & immue. Car le desir incessamment se demeine dedens l'ame, la poignant tousiours & resueillant. Cette agitation d'esprit, si elle estoit naturelle, elle ne l'affigeroit de la sorte qu'elle fait. mais, estant contre son naturel, elle le malmeine, en sorte qu'il se fait tout autre qu'il n'estoit. Et ainsi en soy n'estant l'esprit à son aise, mais troublé & agité, ne peut estre dit sage & posé. Mais encore fait il pis: car il est contraint se descouvrir: ce qu'il ne fait que par le ministere et organe du corps et membres d'icelui. Estant une fois acheminé, il faut que le poursuiuant en amours face deus choses: qu'il donne à connoitre qu'il ayme: et qu'il se face aymer. Pour le premier, le bien parler y est bien requis: mais seul ne suffira il. Car le grand artifice, et douceur inusitée, fait soupçonner pour le premier coup, celle qui l'oit: et la fait tenir sur ses gardes. Quel autre témoignage faut il? Tousiours l'ocasion ne se presente à combatre pour sa Dame, et defendre sa querelle. Du premier abord vous ne vous ofrirez à lui ayder en ses affaires domestiques. Si faut il
faire

faire à croire que lon est passionné. Il faut long tems, & long seruice, ardentés prieres, & cõformité de complexions. L'autre point, que l'Amant doit gagner, c'est se faire aymer : lequel prouient en partie de l'autre. Car le plus grand enchantement, qui soit pour estre aymé, s'est aymer. Ayez tant de sufumigacions, tant de caracteres, adiurations, poudres, & pierres, que voudrez: mais si sauez bien vous ayder, montrant & declarant votre amour : il n'y aura besoin de ces estranges receptes. Donq pour se faire aymer, il faut estre aymable. Et non simplement aymable, mais au gré de celui qui est aymé : auquel se faut renger, & mesurer tout ce que voudrez faire ou dire. Soyez paisible & discret. Si votre Amie ne vous veut estre telle, il faut changer voile, & nauiguer d'un autre vent : ou ne se mesler point d'aymer. Zethe & Amphion ne se pouuoiet acorder, pource que la vacation de l'un ne plaisoit à l'autre. Amphion ayma mieus changer, & retourner en grace avec son frere. Si la femme que vous aymez est auare, il faut se transmuier en or, & tomber ainsi en son sein. Tous les seruiteurs & amis d'Atalanta

lanta estoïët chasseurs, pource qu'elle y prenoit plaisir. Plusieurs femmes, pour plaire à leurs Poëtes amis, ont changé leurs paniers & coutures, en plumes & liures. Et certes il est impossible plaire, sans suivre les affections de celui que nous cherchons. Les tristes se fachent d'ouïr chanter. Ceus, qui ne veulent aller que le pas, ne vont volontiers avec ceus qui tousiours voudroient courir. Or me dites, si ces mutacions contre notre naturel ne sont vrayes folies, ou non exemptes d'icelle ? On dira qu'il se peut trouuer des complexions si semblables, que l'Amant n'aura point de peine de se transformer es meurs de l'Aymee. Mais si cette amitié est tant douce & aisée, la folie fera de s'y plaire trop : en quoy est bien difficile de mettre ordre, Car si c'est vray amour, il est grand & vehement, & plus fort que toute raison. Et, comme le cheual ayant la bride sur le col, se plonge si auant dedens cette douce amertume, qu'il ne pense aus autres parties de l'ame, qui demeurent oisives : & par une repentance tardiue, apres un long tems témoigne à ceus qui l'oyent, qu'il ha esté fol comme les autres. Or si vous ne trouuez

folie

folie en Amour de ce coté là, dites moy entre vous autres Signeurs, qui faites tant profession d'Amour, ne confessez vous, que Amour cherche union de foy avec la chose aymee? qui est bien le plus fol desir du monde: tant par ce, que le cas auenant, Amour faudroit par soymesme, estant l'Amant & l'Aymé confonduz ensemble, que aussi il est impossible qu'il puisse auenir, estant les especes & choses indiuidues tellemēt separees l'une de l'autre, qu'elles ne se peuuent plus conioindre, si elles ne changent de forme. Alleguez moy des branches d'arbres qui s'unissent ensemble. Contez moy toutes sortes d'Antes, que iamais le Dieu des iardins inuenta. Si ne trouuerez vous point que deus hommes soient iamais deuenuz en un; & y soit le Gerion à trois corps tāt que voudrez. Amour donq ne fut iamais sans la compagnie de Folie: & ne le sauroit iamais estre. Et quand il pourroit ce faire, si ne le deuroit il pas souhaiter: pource que lon ne tiendroit conte de lui à la fin. Car quel pouuoir auroit il, ou quel lustre, s'il estoit pres de sagesse? Elle lui diroit, qu'il ne faudroit aymer l'un plus que l'autre: ou pour le moins n'en faire

faire semblant de peur de scandaliser quelqu'un. Il ne faudroit rien faire plus pour l'un que pour l'autre : & seroit à la fin Amour ou aneanti , ou diuisé en tant de pars , qu'il seroit bien foible. Tant s'en faut que tu doiues estre sans Folie, Amour, que si tu es bien conseillé , tu ne redemanderas plus tes yeus. Car il ne t'en est besoin, & te peuuent nuire beaucoup : desquels si tu t'estois bien regardé quelquefois, toymesme te voudrois mal. Pensez vous qu'un soudart, qui va à l'assaut, pense au folsé, aus ennemis, & mille harquebuzades qui l'atendent? non. Il n'a autre but, que paruenir au haut de la bresche : & n' imagine point le reste. Le premier qui se mit en mer, n' imaginoit pas les dangers qui y sont. Péséz vous que le ioueur pése iamais perdre? Si sont ils tous trois au hazard d'estre tuez, noyez, & destruis. Mais quoy, ils ne voyent, & ne veulent voir ce qui leur est dommageable. Le semblable estimez des Amans: que si iamais ils voyent, & entendent clerelement le peril ou ils sont, combien ils sont trompez & abusez, & qu'elle est l'esperance qui les fait tousiours aller auant, iamais n'y demeureront une seule heure. Ainsi se per-

g droit

droit ton regne , Amour : lequel dure par ignorance, nonchailance, esperance, & cecité, qui font toutes damoifelles de Folie, lui faifans ordinaire cōpagnie. Demeure donq en paix, Amour: & ne vien rompre l'ancienne ligue qui est entre toy & moy : combien que tu n'en fusses rien iusqu'à present. Et n'estime que ie t'aye creué les yeus, mais que ie t'ay montré, que tu n'en auois aucun usage auparauant, encore qu'ils te fussent à la teste que tu as de present. Reste de te prier, Iupiter, & vous autres Dieus, de n'auoir point respect aus noms (comme ie fay que n'aurez) mais regarder à la verité & dinité des choses. Et pourtant, s'il est plus honorable entre les hommes dire un tel ayme, que, il est fol : que celà leur soit imputé à ignorance. Et pour n'auoir en commun la vraye intelligence des choses, n'y pù donner noms selon leur vray naturel, mais au contraire auoir baillé beaus noms à laides choses, & laids aus belles, ne delaissez, pour ce, à me conferuer Folie en sa dinité & grandeur. Ne laissez perdre cette belle Dame, qui vous ha donné tant de contentement avec Genie, Icunesse, Bacchus, Silene, & ce gentil Gardien

dien des iardins. Ne permettez fâcher celle, que vous auez conseruee iusques ici sans rides, & sans pas un poil blanc. Et n'otez, à l'appetit de quelque colere, le plaisir d'entre les hommes. Vous les auez otez du royaume de Saturne: ne les y faites plus entrer: &, soit en Amour, soit en autres affaires, ne les enuiez, si pour apaiser leurs facheries, Folie les fait esbatre & s'esfouir. J'ay dit.

Quand Mercure ut fini la defense de Folie, Iupiter voyant les Dieux estre diuersemēt afeccionnez & en contrarietez d'opinions, les uns se tenans du coté de Cupidon, les autres se tournans à aprouuer la cause de Folie: pour apointer le diferent, vā prononcer un arrest interlocutoire en cette maniere:

Pour la difficulté et importance de vos differens, et diuersité d'opiniōs, nous auons remis votre affaire d'ici à trois fois, sept fois, neuf siecles. Et ce pendant vous commandons viure amiablement ensemble, sans vous outrager l'un l'autre. Et guidera Folie l'aveugle Amour, et le conduira par tout ou bon lui semblera. Et sur la restituciō de ses yeus, apres en auoir parlé aus Parques, en sera ordonné.

Fin du debat d'Amour & de Folie.



ELEGIES.



ELEGIE I.

*Au tems qu'Amour, d'hommes & Dieux vainqueur,
 Faisoit bruler de sa flamme mon cœur,
 En embrassant de sa cruelle rage
 Mon sang, mes os, mon esprit & courage:
 Encore lors ie n'auois la puissance
 De lamenter ma peine & ma souffrance.
 Encor Phebus, ami des Lauriers Vers,
 N'auoit permis que ie fisse des Vers:
 Mais maintenant que sa fureur diuine
 Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,
 Chanter me fait, non les bruians tonnerres
 De Iupiter, ou les cruelles guerres,
 Dont trouble Mars, quand il veut, l'Vniuers.
 Il m'a donné la lyre, qui les Vers
 Souloit chanter de l'Amour Lesbienne:
 Et à ce coup pleurera de la mienne.
 O dous archet, adouci moy la voix.
 Qui pourroit fendre & aigrir quelquefois,
 En recitant tant d'ennuis & douleurs,
 Tant de desfits fortunes & malheurs.
 Trempe l'ardeur, dont iadis mon cœur tendre
 Fut en brulant demi reduit en cendre.*

*Je sen desia un pitens souuenir,
 Qui me contreint la larme à l'œil venir.
 Il m'est auis que ie sen les alarmes,
 Que premiers i'u d'Amour, ie voy les armes,
 Dont il s'arma en venant m'assaillir.
 C'estoit mes yeus, dont tant faisois saillir
 De traits, à ceus qui trop me regardoient,
 Et de mon arc assez ne se gardoient.
 Mais ces miens traits ces miens yeux me desfrent,
 Et de vengeance estre exemple me firent.
 Et me moquant, & voyant l'un aymer,
 L'autre bruler & d'Amour consommer:
 En voyant tant de larmes esbandues,
 Tant de souspirs & prieres perdues,
 Je n'aperçu que soudein me vint prendre
 Le mesme mal que ie soulois reprendre:
 Qui me persa d'une telle furie,
 Qu'encor n'en suis apres long tems guerrie:
 Et maintenant me suis encor contreinte
 De rafraeschir d'une nouvelle plainte
 Mes maus passez. Dames, qui les lirez,
 De mes regrets avec moy soupirez.
 Possible, un iour ie feray le semblable,
 Et ayderay votre voix pitoyable
 A vos trauaus & peines raconter,
 Au tems perdu vainement lamenter.
 Quelque rigueur qui loge en votre cœur,
 Amour s'en peut un iour rendre vainqueur,
 Et plus aurez lui esté ennemies,
 Pis vous fera, vous sentant afferuies.*



N'estimez point que lon doive blamer
 Celles qu'à fait Cupidon inflamer.
 Autres que nous, nonobstant leur hauteſſe,
 Ont enduré lamoureuſe rudelſſe:
 Leur cœur hautein, leur beauté, leur lignage,
 Ne les ont ſu preſeruer du ſeruage
 De dur Amour: les plus nobles eſprits
 En ſont plus fort & plus ſoudain eſpris.
 Semiramis, Royne tant renommee,
 Qui mit en route avecques ſon armee
 Les noirs ſquadrons des Eſthiopiens,
 Et en montrant louable exemple aus ſiens
 Faiſoit couler de ſon furieux branç
 Des ennemis les plus braves le ſang,
 Ayant encor enuie de conquerre
 Tous ſes voiſins, ou leur mener la guerre,
 Trouua Amour, qui ſi fort la preſſa,
 Qu'armes & loix veincue elle laiſſa.
 Ne meritoit ſa Royalle grandeur
 Au moins auoir un moins faſcheux malheur
 Qui aymer ſon fils? Royne de Babylonne
 Ou eſt ton cœur qui es combaz reſonne?
 Qu'eſt deuenue ce fer & cet eſcu,
 Dont tu rendois le plus brave veincue?
 Ou as tu mis la Marçiale creſte,
 Qui obombroit le blond or de ta teſte?
 Ou eſt l'eſpee, ou eſt cette cuiraffe,
 Dont tu rompois des ennemis l'audace?
 Ou ſont ſuiz tes courſiers furieux,
 Leſquels trainoient ton char victorieux?

T'a pû si tot un foible ennemi rompre?
 Ha pû si tot ton cœur viril corrompre,
 Que le plaisir d'armes plus ne te touche:
 Mais seulement languis en une couche?
 Tu as laissé les aigreurs Marciales,
 Pour recouurer les douceurs geniales.
 Ainsi Amour de toy t'a estrangee,
 Qu'on te diroit en une autre changee,
 Donques celui lequel d'amour esprise
 Pleindre me voit, que point il ne mesprise
 Non triste deuil: Amour peut estre, en brief
 En son endroit n'aparoitra moins grief.
 Telle i'ay vû qui auoit en ieunesse
 Blamé Amour: apres en sa vieillesse
 Bruler d'ardeur, & pleindre tendrement
 L'âpre rigueur de son tardif tourment.
 Alors de fard & eau continuelle
 Elle essayoit se faire venir belle,
 Voulant chasser le ridé labourage,
 Que l'aage auoit graué sur son visage.
 Sur son chef gris elle auoit empruntee
 Quelque perruque, & assez mal antee:
 Et plus estoit à son gré bien fardee,
 De son ami moins estoit regardee:
 Lequel ailleurs fuiant n'en tenoit conte,
 Tant lui sembloit laide, & auoit grand' honte
 D'estre aymé d'elle. Ainsi la poure vieille
 Receuoit bien pareille pour pareille.
 De maints en vain un tems fut reclamee,
 Ores qu'elle ayme, elle n'est point aymee.

*Ainsi Amour prend son plaisir, à faire
 Que le veuil d'un soit à l'autre contraire.
 Tel n'ayme point, qu'une Dame aymera:
 Tel ayme aussi, qui aymé ne sera:
 Et entretient, neanmoins, sa puissance
 Et sa rigueur d'une vaine esperance.*

E L E G I E I I.

*D'un tel vouloir le serf point ne desire
 La liberté, ou son port le nauire,
 Comme i'attens, hélas, de iour en iour
 De toy, Ami, le gracieus retour.
 Là i'auois mis le but de ma douleur,
 Qui fineroit, quand i'auois ce bon heur
 De te reuoir: mais de la longue attente,
 Hélas, en vain mon desir se lamente.
 Cruel, Cruel, qui te faisoit promettre
 Ton brief retour en ta premiere lettre?
 As tu si peu de memoire de moy,
 Que de m'auoir si tot rompu la foy?
 Comme ose tu ainsi abuser celle
 Qui de tout tems t'a esté si fidelle?
 Or que tu es aupres de ce riuage
 Du Pau cornu, peut estre ton courage
 S'est embrasé d'une nouvelle flame,
 En me changeant pour prendre une autre Dame:
 Ià en oubli inconstamment est mise
 La loyauté que tu m'auois promise.
 S'il est ainsi, & que desia la foy
 Et la bonté se retirent de toy:*

Il ne me faut esmerueiller si ores
 Toute pitié tu as perdu encores.
 O combien ha de pensee & de creinte,
 Tout à par soy, l'ame d'Amour esteinte.
 Ores ie croy, vñ notre amour passée,
 Qu'impossible est, que tu m'aies laissée:
 Et de nouuel ta foy ie me fiance,
 Et plus qu'humaine estime ta constance.
 Tu es, peut estre, en chemin inconnu
 Outre ton gré malade retenu.
 Ie croy que non: car tant suis coutumiere
 De faire aus Dieus pour ta santé priere,
 Que plus cruels que tigres ils seroient,
 Quand maladie ils te prochasseroient:
 Bien que ta fole & volage inconstance
 Meriteroit auoir quelque souffrance.
 Telle est ma foy, qu'elle pourra suffire
 A te garder d'auoir mal & martire.
 Celui qui tient au haut Ciel son Empire
 Ne me sauroit, ce me semble, desdire:
 Mais quand mes pleurs & larmes entendroit
 Pour toy prians, son ire il retiendroit.
 I'ay de tout tems vescu en son seruice,
 Sans me sentir coupable d'autre vice
 Que de t'auoir bien souuent en son lieu
 D'amour forcé, adoré comme Dieu.
 Desia deus fois depuis le promis terme,
 De ton retour, Phebe ses cornes ferme,
 Sans que de bonne ou mauuaise fortune
 De toy, Ami, i'aye nouvelle aucune.

Si toutefois, pour estre enamoré
 En autre lieu, tu as tant demouré,
 Si sáy ie bien que t'amie nouvelle
 A peine aura le renom d'estre telle,
 Soit en beauté, vertu, grace & faconde,
 Comme plusieurs gens sauans par le monde
 M'ont fait à tort, ce cróy ie, estre estimee.
 Mais qui pourra garder la renommee?
 Non seulement en France suis flatee,
 Et beaucoup plus, que ne Venus, exaltee,
 La terre aussi que Calpe & Pyrenee
 Avec la mer tiennent environnee,
 Du large Rhin les roulantes areincs,
 Le beau país auquel or' te promeines,
 Ont entendu (tu me l'as fait à croire)
 Que gens d'esprit me donnent quelque gloire.
 Goute le bien que tant d'hommes desirent:
 Demeure au but ou tant d'autres aspirent:
 Et cróy qu'ailleurs n'en auras une telle.
 Je ne dy pas qu'elle ne soit plus belle:
 Mais que iamais femme ne t'aymera,
 Ne plus que moy d'honneur te portera.
 Mains grans Signeurs à mon amour pretendent,
 Et à me plaire & seruir prêts se rendent,
 Ioutes & iens, maintes belles deuises
 En ma faueur sont par eus entreprises:
 Et neanmoins, tant peu ie m'en soucie,
 Que seulement ne les en remercie:
 Tu es tout seul, tout mon mal & mon bien:
 Avec toy tout, & sans toy ie n'ay rien:

Et n'ayant rien qui plaise à ma pensée,
 De tout plaisir me treuve delaissee,
 Et pour plaisir, ennui saisir me vient.
 Le regretter & plorer me conuient,
 Et sur ce point entre en tel desconfort,
 Que mille fois ie souhaite la mort.
 Ainsi, Ami, ton absence lointaine
 Depuis deus mois me tient en cette peine,
 Ne viuant pas, mais mourant d'une Amour
 Lequel m'occit dix mille fois le iour.
 Reuien donq tot, si tu as quelque enuie
 De me reuoir encor' un coup en vie.
 Et si la mort auant ton arriuee
 Ha de mon corps l'aymante ame priuee,
 Au moins un iour vien, habillé de dueil,
 Enuironner le tour de mon cercueil.
 Que plust à Dieu que lors fussent trouuez
 Ces quatre vers en blanc marbre engrauz.

PAR TOY, AMI, TANT VESQVI ENFLAMMEE,
 QVEN LANGVISSANT PAR FEV SVIS CONSUMEE,
 QVI COVVE ENCOR SOVS MA CENDRE EMBRAZEE,
 SI NE LA RENS DE TES PLEURS APAIZEE.

E L E G I E I I I.

Quand vous lirez, ô Dames Lionnoises,
 Ces miens escrits pleins d'arroueuses noises
 Quand mes regrets, ennuis, despit & larmes
 M'orrez chanter en pitoyables carmes,
 Ne veuillez pas condamner ma simplesse,
 Et ieune erreur de ma fole ieunesse,

Si c'est erreur: mais qui deffous les Cieux
 Se peut vanter de n'estre vicieux?
 L'un n'est content de sa sorte de vie,
 Et tousiours porte à ses voisins enuie:
 L'un forcenant de voir la paix en terre,
 Par tous moyens tache y mettre la guerre:
 L'autre croyant poureté estre vice,
 A autre Dieu qu'or, ne fait sacrifice:
 L'autre sa Foy pariure il emploira
 A deceuoir quelcun qui le croira:
 L'un en mentant de sa langue lezarde,
 Mile brocars sur l'un & l'autre darde:
 Je ne suis point sous ces planettes nee,
 Qui m'üssent pu tant faire infortunee.
 Onques ne fut mon œil marri, de voir
 Chez mon voisin miens q̄ chez moy pleuuoir.
 Onq ne mis noise ou discord entre amis:
 A faire gain iamais ne me soumis.
 Mentir, tromper, & abuser autrui,
 Tant m'a desflu, que mesdire de lui.
 Mais si en moy rien y ha d'imparfait,
 Qu'on blame Amour: c'est lui seul qui l'a fait.
 Sur mon verd aage en ses laqs il me prit,
 Lors qu'exerçois mon corps & mon esprit
 En mile & mile euures ingenieuses,
 Qu'en peu de tems me rendit ennuieuses.
 Pour bien sauoir avec l'esguille peindre
 l'eusse entrepris la renommee esteindre
 De celle là, qui plus docte que sage,
 Avec Pallas comparoit son ouurage.

Qui

Qui m'ust vü lors en armes fiere aller,
 Porter la lance & bois faire voler,
 Le deuoir faire en l'estour furieux,
 Piquer, volter le cheval glorieus,
 Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
 Seur de Roger, il m'ust, possible, prise.
 Mais quoy? Amour ne peut longuement voir,
 Mon cœur n'aymant que Mars & le sauoir:
 Et me voulant donner autre souci,
 En souriant, il me disoit ainsi:
 Tu penses donq, ô Lionnoise Dame,
 Pouuoir fuir par ce moyen ma flame:
 Mais non feras, i'ay subingüé les Dieus
 Es bas Enfers, en la Mer & es Cicus.
 Et penses tu que n'aye tel pouuoir
 Sur les humeins, de leur faire sauoir
 Qu'il n'y ha rien qui de ma main eschape?
 Plus fort se pense & plus tot ie le frape.
 De me blamer quelquefois tu n'as honte,
 En te fiant en Mars, dont tu fais conte:
 Mais meintenant, voy si pour persister
 En le suiuant me pourras resister.
 Ainsi parloit. & tout eschaufé dire
 Hors de sa trouffe une sagette il tire,
 Et decochant de son extreme force,
 Droit la tira contre ma tendre escorce:
 Foible harnois, pour bien couvrir le cœur,
 Contre l'Archer qui tousiours est vainqueur.
 La bresche faite, entre Amour en la place,
 Dont le repos premierement il chasse:

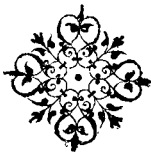
Et

Et de travail qui me donne sans cesse,
 Boire, manger, & dormir ne me laisse.
 Il ne me chaut de soleil ne d'ombrage:
 Je n'ay qu'Amour & feu en mon courage,
 Qui me desguise, & fait autre paroître,
 Tant que ne peu moymesme me connoître.
 Je n'auois vû encore seize Hiuers,
 Lors que i'entray en ces ennuis diuers:
 Et ià voici le treizième esté
 Que mon cœur fut par amour arresté.
 Le tems met fin aus hautes Pyramides,
 Le tems met fin aus fontaines humides:
 Il ne pardonne aus braues Colisees,
 Il met à fin les viles plus prisees,
 Finir aussi il ha acoutumé
 Le feu d'Amour tant soit il allumé:
 Mais, las! en moy il semble qu'il augmente
 Auec le tems, & que plus me tourmente.
 Paris ayma Oenone ardamment,
 Mais son amour ne dura longuement,
 Medee fut aymee de Jason,
 Qui tot apres la mit hors sa maison.
 Si meritoient elles estre estimees,
 Et pour aymer leurs Amis, estre aymees.
 S'estant aymé on peut Amour laisser
 N'est il raison, ne l'estant, se laisser?
 N'est il raison te prier de permettre,
 Amour, que puisse à mes tourmens fin mettre?
 Ne permets point que de Mort face esprenue,
 Et plus que toy pitoyable la treuue:

Mais

*Mais si tu veus que i'ayme iusqu'au bout,
Fay que celui que i'estime mon tout,
Qui seul me peut faire plorer & rire,
Et pour lequel si souuent ie soupire,
Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou bien egale flame.
Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand avec moy quelcun le portera.*

F I N.



SONNETS.

I.

Non hauria Vlyffe o qualunqu' altro mai
 Più accorto fu, da quel diuino aspetto
 Pien di gratie, d'honor & di rispetto
 Sperato qual i sento affanni e guai.
 Pur, *Amour*, co i begli ochi tu fatt' hai
 Tal piaga dentro al mio innocente petto,
 Di cibo & di calor gia tuo ricetto,
 Che rimedio non Ve si tu n'el dai.
 O sorte dura, che mi fa esser quale
 Punta d'un Scorpio, & domandar riparo
 Contr' el velen' dall' istesso animale.
 Chieggio li sol' ancida questa noia,
 Non estingua el desir à me si caro,
 Che mancar non potra ch' i non mi muoia.

I I.

O beaux yeux bruns, ô regards destournez,
 O chaus soupirs, ô larmes espendues,
 O noires nuits vainement atendues,
 O iours luisans vainement retournez:
 O tristes pleins, ô desirs obstinez,
 O tems perdu, ô peines despendues,
 O mile morts en mile rets tendues,
 O pire maus contre moy destinez.
 O ris, ô front, cheuens, bras, mains & doits:
 O lut pleintif, viole, archet & vois:
 Tant de flambeaus pour ardre une femmelle!
 De toy me plein, que tant de feus portant,
 En tant d'endroits d'iceus mon cœur tatant,
 N'en est sur toy volé quelque estincelle.

o longs

I I I.

O longs desir, O esperances vaines,
 Tristes soupris & larmes coutumieres
 A engendrer de moy maintes riuieres,
 Dont mes deus yeus sont sources & fontaines:
 O cruantez, o durtez inhumaines,
 Pitens regards des celestes lumieres:
 Du cœur transi o passions premieres,
 Estimez vous croitre encore mes peines?
 Qu'encor Amour sur moy son arc essaie,
 Que nouveaus feus me gette & nouveaus dars:
 Qu'il se despise, & pis qu'il pourra face:
 Car ie suis tant nauree en toutes pars,
 Que plus en moy une nouvelle plaie,
 Pour m'empirer ne pourroit trouuer place.

I I I I.

Depuis qu' Amour cruel empoisonna
 Premierement de son feu ma poitrine,
 Toujours brulay de sa fureur diuine,
 Qui un seul iour mon cœur n'abandonna.
 Quelque travail, dont assez, me donna,
 Quelque menasse & procheine ruine:
 Quelque penser de mort qui tout termine,
 De rien mon cœur ardent ne s'estonna.
 Tans plus qu' Amour nous vient fort assaillir,
 Plus il nous fait nos forces recueillir,
 Et toujours frais en ses combats fait estre:
 Mais ce n'est pas qu'en rien nous favorise,
 Cil qui les Dieus & les hommes mesprise:
 Mais pour plus fort contre les fors paroître.

h

Clere

V.

Clere Venus, qui erres par les Cieux,
Entens ma Voix qui en pleins chantera,
Tant que ta face au haut du Ciel luira,
Son long travail & souci ennuiera.
Mon œil veillant s'atendra bien mieux,
Et plus de pleurs te voyant gettera.
Mieux mon lit mol de larmes baignera,
De ses travaux voyant témoins tes yeux.
Donq des humains sont les lassez esprits
De dous repos & de sommeil espris.
L'endure mal tant que le Soleil luit:
Et quand ie suis quasi toute cassee,
Et que me suis mise en mon lit lassee,
Crier me faut mon mal toute la nuit.

VI.

Deus ou trois fois bienheureus le retour
De ce cler Astre, & plus heureux encore
Ce que son œil de regarder honore.
Que celle là receuroit un bon iour,
Qu'elle pourroit se vanter d'un bon tour
Qui baiseroit le plus beau don de Flore,
Le mieux sentant que iamais vid Aurore,
Et y feroit sur ses leures sejour!
C'est à moy seule à qui ce bien est dû,
Pour tant de pleurs & tant de tems perdu:
Mais le voyant, tant lui feray de feste,
Tant emploiray de mes yeux le pouuoir,
Pour dessus lui plus de credit auoir,
Qu'en peu de temps feray grande conqueste.

V I I.

On voit mourir toute chose animee.

Lors que du corps l'ame sutile part:

Je suis le corps, toy la meilleure part:

Ou es tu donq, o ame bien aymee?

Ne me laissez par si long temps p'amee,

Pour me sauuer apres viendrois trop tard.

Las, ne mets point ton corps en ce hazard:

Rens lui sa part & moitié estimee.

Mais fais, Ami, que ne soit dangereuse

Cette rencontre & reuue amoureuse,

L'accompagnant, non de seuerité,

Non de rigueur : mais de grace amiable,

Qui doucement me rende ta beauté,

Iadis cruelle, à present favorable.

V I I I.

Je vis, ie meurs : ie me brule & me noye.

J'ay chaut estreme en endurent froidure:

La vie m'est & trop molle & trop dure.

J'ay grans ennuis entremeslez de ioye:

Tout à un coup ie ris & ie larmoye,

Et en plaisir maint grief tourment i'endure:

Mon bien s'en va, & à iamais il dure:

Tout en un coup ie seiche & ie verdoye.

Ainsi Amour inconstamment me meine:

Et quand ie pense auoir plus de douleur,

Sans y penser ie me treuue hors de peine.

Puis quand ie croy ma ioye estre certaine,

Et estre au haut de mon desiré heur,

Il me remet en mon premier malheur.

IX.

Tout aussi tot que ie commence à prendre
 Dens le mol lit le repos désiré,
 Mon triste esprit hors de moy retiré
 Sen Va vers toy incontinent se rendre.
 Lors m'est auis que dedens mon sein tendre
 Je tiens le bien, ou i'ay tant aspiré,
 Et pour lequel i'ay si haut soupiré,
 Que de sanglots ay souuent cuidé fendre.
 O dous sommeil, o nuit à moy heureuse!
 Plaisant repos, plein de tranquillité,
 Continuez toutes les nuiz mon songe:
 Et si iamais ma poure ame amoureuse
 Ne doit auoir de bien en verité,
 Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

X.

Quand i'aperçoy ton blond chef couronné
 D'un laurier verd, faire un Lut si bien pleindre,
 Que tu pourrois à te suiure contreindre
 Arbres & rocs: quand ie te vois orné,
 Et de vertus dix mile enuironné,
 Au chef d'honneur plus haut que nul atteindre,
 Et des plus hauts les louenges esteindre:
 Lors dit mon cœur en soy passionné:
 Tant de vertus qui te font estre aymé,
 Qui de chacun te font estre estimé,
 Ne te pourroient aussi bien faire aymé?
 Et aioutant à ta vertu louable
 Ce nom encor de m'estre pitoyable,
 De mon amour doucement t'enflamer?

X I.

O dous regards, o yeus pleins de beauté,
 Petis iardins, pleins de fleurs amoureuses
 Ou sont d'Amour les flefches dangereuses,
 Tant à vous voir mon œil s'est arresté!

O cœur felon, o rude cruauté,
 Tant tu me tiens de façons rigoureuses,
 Tant i'ay coulé de larmes langoureuses,
 Sentant lardeur de mon cœur tourmenté!

Donques, mes yeus, tant de plaisir avez
 Tant de bons tours par ses yeus receuez :
 Mais toy, mon cœur, plus les vois s'y complaire,
 Plus tu languiz, plus en as de souci,
 Or devinez si ie suis aise aussi,
 Sentant mon œil estre à mon cœur contraire.

X I I.

Lut, compagnon de ma calamité,
 De mes soupirs témoin irréprochable,
 De mes ennuis controlleur véritable,
 Tu as souvent avec moy lamenté:
 Et tant le pleur pitens t'a molesté,
 Que commençant quelque son delectable,
 Tu le rendois tout soudein lamentable,
 Feignant le ton que plein auoit chanté.
 Et si te veus efforcer au contraire,
 Tu te destens & si me contreins taire:
 Mais me voyant tendrement soupirer,
 Donnant faueur à ma tant triste plainte:
 En mes ennuis me plaire suis contreinte,
 Et d'un dous mal douce fin esperer.

X I I I.

*Oh si j'estois en ce beau sein rauie
 De celui là pour lequel vois mourant:
 Si avec lui viure le demeurant
 De mes cours iours ne m'empeschoit enuie:
 Si m'acollant me disoit, chere Amie,
 Contentons nous l'un l'autre, s'assurant
 Que ia tempeste, Euripe, ne Courant
 Ne nous pourra desioindre en notre Vie:
 Si de mes bras le tenant acollé,
 Comme du Lierre est l'arbre encercelé,
 La mort venoit, de mon aise enuieuse:
 Lors que son es plus il me baiseroit,
 Et mon esprit sur ses leures fueroit,
 Bien ie mourrois, plus que viuante, heureuse.*

X I I I I.

*Tant que mes yeus pourront larmes esandre,
 A l'heur passé avec toy regretter:
 Et qu'aus sanglots & soupirs resister
 Pourra ma voix, & un peu faire entendre:
 Tant que ma main pourra les cordes tendre
 Du mignart Lut, pour tes graces chanter:
 Tant que l'esprit se voudra contenter
 De ne vouloir rien fors que toy comprendre:
 Ie ne souhaite encore point mourir.
 Mais quand mes yeus ie sentiray tarir,
 Ma voix cassée, & ma main impuissante,
 Et mon esprit en ce mortel seiour
 Ne pouuant plus montrer signe d'amante:
 Prirey la Mort noircir mon plus cler iour.*

X V.

Pour le retour du Soleil honorer,
 Le Zephir, l'air serein lui apareille:
 Et du sommeil l'eau & la terre esueille,
 Qui les gardoit l'une de murmurer,
 En dous coulant, l'autre de se parer
 De mainte fleur de couleur nomparcille.
 Ia les oiseaus es arbres font merueille,
 Et aus passans font l'ennui moderer:
 Les Nynfes ia en mille ieus s'esbatent
 Au cler de Lune, & dansans l'herbe abatent:
 Vens tu Zephir de ton heur me donner,
 Et que par toy toute me renouuelle?
 Fay mon Soleil deuers moy retourner,
 Et tu verras s'il ne me rend plus belle.

X V I.

Apres qu'un tems la gresle & le tonnerre
 Ont le haut mont de Caucase batu,
 Le beau iour vient, de lueur reuétu.
 Quand Phebus ha son cerne fait en terre,
 Et l'Ocean il regaigne à grand erre:
 Sa seur se montre avec son chefpoin tu.
 Quand quelque tems le Parthe ha combatu,
 Il prent la fuite & son arc il desferre.
 Vn tems t'ay vü & consolé pleintif,
 Et defiant de mon jeu peu hatif:
 Mais maintenant que tu m'as embrasée,
 Et suis au point auquel tu me voulois:
 Tu as ta flame en quelque eau arrosée,
 Et es plus froit qu'estre ie ne soulois.

XVII.

Je fuis la Vile, & temples, & tous lieux,
Esquels prenant plaisir à t'ouïr pleindre,
Tu peus, & non sans force, me contreindre
De te donner ce qu'estimois le mieus.
Masques, tournois, ieus me sont ennuieus,
Et rien sans toy de beau ne me puis peindre:
Tant que tachant à ce desir esteindre,
Et un nouuel obget faire à mes yeus,
Et des pensers amoureux me distraire,
Des bois espais sui le plus solitaire:
Mais à aperçoy, ayant erré maint tour,
Que si ie veus de toy estre deliure,
Il me conuient hors de moy mesme viure,
Ou fais encor que loin sois en seiour.

XVIII.

Baise m'encor, rebaise moy & baise:
Donne m'en un de tes plus sauourens,
Donne m'en un de tes plus amoureux:
Je t'en rendray quatre plus chaus que braise.
Las, te pleins tu? ça que ce mal à apaise,
En t'en donnant dix autres doucereus.
Ainsi meslans nos baisers tant heureus
Iouissons nous l'un de l'autre à notre aise.
Lors double vie à chacun en suiura.
Chacun en soy & son ami viura.
Permetts m'Amour penser quelque folie:
Tousiours suis mal, viuant discrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne fay quelque saillie,

XIX.

Diane estant en l'espeffeur d'un bois,
 Apres auoir mainte beste assenee,
 Prenoit le frais, de Nynfes couronnee:
 l'allois resuant comme fay maintefois,
 Sans y penser : quand i'ouy une Vois,
 Qui m'apela, disant, Nynfe estonnee,
 Que ne t'es tu vers Diane tournee?
 Et me voyant sans arc & sans carquois,
 Qu'as tu trouué, o compagne, en ta voye,
 Qui de ton arc & flesches ait fait proye?
 Ie m'animay, respons ie, à un passant,
 Et lui getay en vain toutes mes flesches
 Et l'arc apres : mais lui les ramassant
 Et les tirant me fit cent & cent bresches.

XX.

Predit me fut, que deuoit fermement
 Vn iour aymer celui dont la figure
 Me fut descrite : & sans autre peinture
 Le reconnu quand vy premierement:
 Puis le voyant aymer fatalement,
 Pitié ie pris de sa triste auenture:
 Et tellement ie forçay ma nature,
 Qu'autant que lui aymay ardemment.
 Qui n'ust pensé qu'en faueur deuoit croitre
 Ce que le Ciel & destins firent naitre?
 Mais quand ie voy si nubileus aprets,
 Vents si cruels & tant horrible orage:
 Ie croy qu'estoient les infernaus arreets,
 Qui de si loin m'ourdissoient ce naufrage.

X X I.

Quelle grandeur rend l'homme Venerable?
 Quelle grosseur? quel poil? quelle couleur?
 Qui est des yeus le plus emmicleur?
 Qui fait plus tot une playe incurable?
 Quel chant est plus à l'homme conuenable?
 Qui plus penetre en chantant sa douleur?
 Qui un dous lut fait encore meilleur?
 Quel naturel est le plus amiable?
 Je ne voudrois le dire assurément,
 Ayant Amour forcé mon iugement:
 Mais ie say bien & de tant ie m'assure,
 Que tout le beau que lon pourroit choisir,
 Et que tout l'art qui ayde la Nature,
 Ne me sauroient acroitre mon desir.

X X I I.

Luisant Soleil, que tu es bien heureux,
 De voir tousiours de t' Amie la face:
 Et toy, sa seur, qu' Endimion embrasse,
 Tant te repais de miel amoureux.
 Mars voit Venus: Mercure auentureus
 De Ciel en Ciel, de lieu en lieu se glasse:
 Et Iupiter remarque en mainte place
 Ses premiers ans plus gays & chaleureus.
 Voilà du Ciel la puissante harmonie,
 Qui les esprits diuins ensemble lie:
 Mais s'ils auoient ce qu'ils ayment lointein,
 Leur harmonie & ordre irreuocable
 Se tourneroit en erreur variable,
 Et comme moy trauiilleroient en vain.

XXIII.

*Las ! que me sert, que si parfaitement
 Louas iadis & ma tresse doree,
 Et de mes yeus la beauté comparee
 A deus Soleils, dont Amour finement
 Tira les trets causez de ton tourment?
 Ou estes vous, pleurs de peu de duree?
 Et Mort par qui devoit estre honoree
 Ta ferme amour & iteré serment?
 Donques c'estoit le but de ta malice
 De m'asservir sous ombre de service?
 Pardonne moy, Ami, à cette fois,
 Estant outree & de despit & d'ire:
 Mais ie m'assure, quelque part que tu sois,
 Qu'autant que moy tu souffres de martire.*

XXIII.

*Ne reprenez, Dames, si i'ay aymé:
 Si i'ay senti mille torches ardantes,
 Mille trauaus, mille douleurs mordantes:
 Si en pleurant, i'ay mon tems consumé,
 Las que mon nom n'en soit par vous blamé.
 Si i'ay failli, les peines sont presentes,
 N'aigrissez point leurs pointes violentes:
 Mais estimez qu'Amour, à point nommé,
 Sans votre ardeur d'un Vulcan excuser,
 Sans la beauté d'Adonis acuser,
 Pourra, s'il veut, plus vous rendre amour'euses:
 En ayant moins que moy d'ocasion,
 Et plus d'estrange & forte passion.
 Et gardez vous d'estre plus malheureuses.*

FIN DES EVVRES DE LOVIZE
 LABE' LIONNOIZE.

A V S P O È T E S
DE LOVÏZE LABE'.



S O N N E T.

Vous qui le los de Louïze escriuez,
 Et qui avez, par gaye fantasie
 Cette beauté, votre sujet, choisie,
 Voyez quel bien pour vous, vous poursuïvez.
 Elle des dons des Muses cultiuez,
 S'est pour soy mesme & pour autrui saisie:
 Tant qu'en louant sa digne Poësie,
 Mieux que par vous par elle vous vivez.
 Laure ut besoin de faueur empruntee,
 Pour de renom ses graces animer:
 Louïze autant en beauté reputee,
 Trop plus se fait par sa plume estimer.
 Et de soy mesme elle se faisant croire,
 A ses loueurs est cause de leur gloire.



ESCRIZ DE

diuers Poëtes, à la louenge de
Louïze Labé Lion-
noize.

Εἰς ᾠδὰς Λοῖσῆς Λαβάριας.

Τὰς Σαπφῶς ᾠδὰς γλυκυφώνῃ ἄς ἀπόλεσεν
Ἡ παμφάγῃ χρόνῃ Βίῃ,
Μειλιχίῳ Παφίῃς κὺ ἐρώτων νῦν γέ Λαβαίῃ
Κόλῳω τραφεῖσ' ἀνήγαγε.
Εἰ δ' ἔτις ὡς καιὸν θαυμάζει, κὺ πόθεν ὄσι,
Φησίμ, νέη ποιήτρια;
Γνοίῃ ὡς γοργόν, κὺ ἀλαμῶτον, δυσυχέσσα
Ἐχει Φάων' ἐρώμνον.
Τῷ πληχθεῖσα φυγῆ, λιγυρὸν μέλθῃ ἤρξε τάλαντα
Χορολαῖς ἐναρμόζειν λύρης.
Σφοδρὰ ἧ πρὸς ταῦτας ποιήσεις οἷσρ' ἐνίσι
Παιδῶν ἐρᾶν ὑπερηφάνων.

De Aloysæ Labææ oculis.

*Iam non canoras Pegasidas tuis
Assuesce votis : nil tibi Cynthius
Fontis ue Dircaei recessus
Profuerint, vel manus Euan.*

sed

Sed tu Labæ basia candida
Imbuta poscas nectare, quæ rosas
Spirant amaracosq̃ molles:
Et violas, Arabumq̃ succos.
Non illa summis dispareunt labris,
Sed quæ reclusis obicibus patet
Inerme pectus, suaveolentis
Oris aculeolo calefcit.
Illo medulla protinus æstuant,
Et dissolutis spiritus omnibus
Nodis in ore suauiantis
Lenius emoritur Labæ.
Hoc plenus æstro (dicere seu lubet
seclis puellas vnguibus acriter
Depraliantes, aut inuistam
Dente notam labijs querenteis:
Cæline motus & redeuntia
Anni vicissim tempora : nec suo
Fulgore lucentem Dianam,
Syderibus ue polos micanteis,
Dignum Labæ basiolis melos
Quod voce mistis cum fidibus canat)
Dices coronatus quòd aureis
Cecropias Latiasq̃ pungat.

En grace du Dialogue d'Amour, & de Folie,
 Euure de D. Louïze Labé
 Lionnoize.

Amour est donq pure inclinacion
Du Ciel en nous, mais non necessitante:

Ou bien Vertu, qui nos cœurs impuissante
 A résister contre son accion?
 C'est donc de l'ame une alteracion
 De vain desir legerement naissante
 A tout obiet de l'esperoir perissante,
 Comme muable à toute passion?
 Ia ne soit crû, que la douce folie
 D'un libre Amant d'ardeur libre amollie
 Perde son miel en si amer Absynthe,
 Puis que lon voit un esprit si gentil
 Se recouurer de ce Chaos subtil,
 Ou de Raison la Loy se laberynte.

NON SI NON LA.

En contemplacion de D. Louïze Labé.

Quel Dieu grava cette magesté douce
 En ce gay port d'une pronte allegresse?
 De quel liz est, mais de quelle Deesse
 Cette beauté, qui les autres destrouffe?
 Quelle Syrene hors du sein ce chant pouffe,
 Qui deceuroit le caut Prince de Grece?
 Quels sont ces yeus, mais bien quel Trofee est ce,
 Qui tient d'Amour l'arc, les trets & la trouffe?
 Ici le Ciel liberal me fait voir
 En leur parfait, grace, honneur, & sauoir,
 Et de Vertu le rare témoignage:
 Ici le traytre Amour me veut surprendre:
 Ah! de quel feu brule un cœur ia en cendre?
 Comme en deux pars ce peut il mettre en gage?

P. D. T.

A D. Louïze Labé, sur son portrait.

*Jadis un Grec sus une froide image,
 Que consacra Praxitele à Cyprine,
 Rafrechissant son ardente poitrine
 Rendit du maitre admirable l'ouvrage.
 Las ! peu s'en faut qu'à ce petit ombrage,
 Reconnoissant ta bouche coralline,
 Et tous les traits de ta beauté divine,
 Je n'aye autant porté de témoignage.
 Qu'ust fait ce Grec si cette image nue
 Entre ses bras fust Venus deuenue?
 Que suis ie lors quand Louïze me touche,
 Et l'accollant d'un long baiser me baise?
 L'ame me part, & mourant en cet aise,
 Je la reprens ia fuiant en sa bouche.*

SONNET.

*Je laisse apart Meduse, & sa beauté,
 Qui transmuoit en pierre froide & dure,
 Cens qui prenoient à la voir trop de cure,
 Pour admirer plus grande nouveauté:
 Et reciter la douce cruauté
 De BELLE A SOY, qui fait bien plus grand chose,
 Lors qu'en son tout grace naïue enclose,
 Veut eslargir sa douce priuauté.
 Car d'un corps fait au comble de son mieu,
 Du vif mourant contournement des yeux,
 A demi clos tournant le blanc en vuë:
 Puis d'un soupir mignardement issant,
 Auant l'apas d'un souzris blandissant,
 Les regardans en soymesme transmue.*

DEVOIR DE VOIR.

A celle qui n'est seulement à soy belle.

Si le soleil ne peut tousiours reluire,

Fuir ne faut pourtant tout ce qui luit,

Car si au ciel quelqu'autre flamme duit,

Sans le soleil peut bien la clarté luire.

Mais quoy? sans lui, las! on la veut reduire

Au seul plaisir d'un Astre radieux,

Qui autre part d'esclairer enuiens,

Par ce moyen peut à la clarté nuire.

Las! quel Climat lui sera donq heureux,

N'ayant faueur que par l'Astre amoureux,

Ou vaine meurt cette lueur premiere?

Si d'autre espoir de sa propre vertu

N'est par effet son lustre reuétu,

Sous tel Phebus s'esteindra sa lumiere.

DEVOIR DE VOIR.

Autre à elle mesme.

Voyez, Amans, Voyez si la pitié

A mon secours or' à tort ie reclame:

Du haut, ou bas, rien n'est, fors ma poure ame,

Qui n'ait goûté quelque fruit d'amitié.

Par quel destin, las! toute autre moitié

La mienne fuit? suiuant l'ingrate trace

De celle là, dont esperant la grace,

Acquis ie n'ay que toute inimitié?

O douce Mort (à tous plus qu'à soy belle)

A ta clarté ne sois ainsi rebelle,

Ains doucement la fais en toy mourir:

Si tu ne veus par façon rigoureuse

Sans aliment la rendre tenebreuse:

Car ia l'esteint, qui la peut secourir.

A D. Louïze, des Muses ou premiere ou
dizieme couronnante la
troupe.

*Nature ayant en ses Idees pris
Vn tel suget, qu'il surpassoit son mieu:
De grace ell' ut pour l'illustrer des Dieux
Otroy entier du plus supernel pris:
Dont elle put l'Vniuers rendre espris,
Ouvrant l'amas des influx bienheureux,
Duquel le rare epuré par les Cieux
Atire encor le bien né des esprits.
Dieux qui souffrez flamboyer tel Soleil
Et vous egal, a vous le plus pareil,
Témoin le front de sa beauté premiere,
Permettez vous chose si excellente
Patir l'horreur d'Atrope palissante,
Ne la laissant immortelle lumiere?*

D'IMMORTEL ZELÉ.

S O N E T T O.

*Qui doue in braccio al Rodano si vede
Girne la Sona queta, si ch' à pena
Scorger si puo là doue l'onde mena,
Si lenta muoue entr' al suo letto il piede:
Giunsi punto d'Amor, cinto di Fede,
Di speme priuo, e colmo de la pena,
Ch' all' Alma (pria d'ogni dolcezza piena)
Fa di tutto il piacere aperte prede,*

E mouen

*E mouendo i sospiri à chiamar voi
 (Lungi dal vostro puro aër sereno)
 Sperai vinto dal sonno alta quiete:
 Ma tosto vdi dirmi da voi: se i tuoi
 Occhi son tristi e molli, i miei non meno,
 Così sempre per noi pianto si miete.*

S O N E T T O.

*Ardo d'un dolce fuoco, e quest' ardore
 Smorzar non cerco, anzi m'è caro tanto,
 Che lieto in mezo de le fiamme io canto
 Le vostre lodi e'l sopran vostre honore;
 E chieggio in guiderdone al mio Signore
 Che non mi dia cagion d'eterno pianto;
 Ma d'un' istesso fuoco hoggi altrettanto
 Vi porga sì ch' ongn' hor nauuampi il cuore.
 Amor seco ogni ben mai sempre apporta,
 Quando d'un par disio due Petti inuoglia:
 Ma s'un ne lascia, è morte atroce e ria:
 Siatemi dunque voi sicura scorta:
 Svegliate homai questa grauosà spoglia,
 Ch'à voi consacrerò la penna mia.*

*Auuenturosi fiori,
 Che così dolce seno,
 Che così care chiome in guardia haueste;
 Benedetto il sereno
 Aër' doue nasceste;
 E' que' mille colori
 Di cui natura in voi vaga si piacque:*

Ben' fu dolce destino
 Il vostro, è quel mattino
 Che si felice al morir' vostro nacque:
 Vinchino hor' vostri odori
 Gli odorosi Sabei, gli Arabi honori.

Dolce Luisa mia

Che tanto bella sete,
 Quanto asser' vi volete: E' come il core
 Hauete sculto amore, e cortesia:
 Tal ne gli occhi di lor' si scorge traccia:
 Da queste dolci braccia
 Da questi ardenti baci, anima bella,
 Morte sola mi suella
 Ne vnqua mai fra noi maggior' si sia
 Paura e' gelosia.

Altra luce non veggio:

Altro sole, alma bella,
 Fuor' che i vostri occhi santi
 Non hò: e' questi hor' chieggio
 Sol' per mia guida e' stella
 Sempre come hor' sereni.
 A voi beati amanti
 Altra inuidia, altro zelo
 Non haurò mai: se il cielo
 Vuol' che io mia vita meni
 In così fatta guisa
 A i dolci raggi lor' dolce Luisa.

Estreines, à Dame Louïze Labé.

*Louïze est tant gracieuse & tant belle,
 Louïze à tout est tant bien auenante,
 Louïze ha l'œil de si vïue estincelle,
 Louïze ha face au corps tant conuenante,
 De si beau port, si belle & si luisante,
 Louïze ha voix que la Musique auoue,
 Louïze ha main qui tant bien au lut ioue,
 Louïze ha tant ce qu'en toutes on prise,
 Que ie ne puis que Louïze ne loue,
 Et si ne puis assez louer Louïze.*

A D. L. L.

*Ton luthersoir encor se resentoit
 De ta main douce, & gozier gracieus,
 Et sous mes doigts sans leur ayde chantoit:
 Quand un Demon, ou sur moy enuiens,
 Ou de mon bien se feignant soucieus,
 Me dit : c'est trop sus un lut pris plaisir.
 N'aperçois tu un furieus desir
 Cherchant autour de toy une cordelle,
 Pour de ton cœur la Dame au lut saisir?
 Et, ce disant, rompit ma chanterelle.*

Epitre à ses amis, des gracieufetez
 de D. L. L.

*Que faites vous, mes compagnons,
 Des cheres Musés chers mignons?
 Au'ous encore en notre absence*

De votre Magny souvenance?
 Magny votre compagnon dous,
 Qui ha souvenance de vous
 Plus qu'à assez, s'une Damoiselle
 Sa douce maitresse nouvelle
 Qui l'estreint d'une étroite Foy
 Le laisse souuenir de soy.
 Mais le Pouret qu'Amour tourmente
 D'une chaleur trop vehemente,
 En oubli le Pouret ha mis
 Soymesme & ses meilleurs amis:
 Et le Pouret à rien ne pense,
 Et si n'a de rien souvenance,
 Mais seulement il lui souuient
 De la maitresse qui le tient:
 Et rien sinon d'elle il ne pense
 N'ayant que d'elle souvenance.
 Et tout brulé du feu d'amours
 Passe ainsi les nuits & les iours,
 Sous le ioug d'une Damoiselle
 Sa douce maitresse nouvelle,
 Qui le fait ore esclau sien,
 Ataché d'un nouveau lien:
 Qui le cœur de ce miserable
 Brule d'un feu non secourable,
 Si le secours soulacieu
 Ne lui vient de ses mesmes yeux,
 Qui premiers sa flamme alumcrent,
 Qui premiers son cœur enflammerent,
 Et par qui peut estre adouci

L'amoureux feu de son fouci.
 Mais ny le vin ny la viande,
 Tant soit elle douce & friande,
 Ne lui peuuent plus agreer.
 Rien ne pourroit le recreer,
 Non pas les gentileffes belles
 De ces gentiles Damoiselles,
 De qui la demeure lon met
 sur l'Heliconien sommet,
 Qu'il auoit tousiours honorees,
 Qu'il auoit tousiours adorees
 Des son ieune âge nouuelet,
 Encores enfant tendrelet.
 Adieu donq Nynfes, adieu belles,
 Adieu gentiles Damoiselles,
 Adieu le Chœur Pegasien.
 Adieu l'honneur Parnasien.
 Venus la mignarde Deesse,
 De Paphe la belle Princesse,
 Et son petit fils Cupidon
 Me maîtrisent de leur brandon.
 Vos chansons n'ont point de puissance
 De me donner quelque allegeance
 Aus tourmens qui tiennent mon cœur,
 Genné d'une douce langueur
 Je n'ay que faire de vous, belles:
 Adieu, gentiles Damoiselles:
 Car ny pour voir des monceaux d'or
 Assemblez dedens un tresor,
 Ny pour voir flosfloter le Rone,

Ny pour voir escouler la Sone,
 Ny le gargouillant ruisselet,
 Qui coulant d'un bruit doucelet,
 A dormir, d'une douce enuie,
 Sur la fresche riue conuie:
 Ny par les ombreus arbrisseaus
 Le doux ramage des oiseaus,
 Ny violons, ny espinettes,
 Ny les gaillardes chansonnettes,
 Ny au chant des gayer chansons
 Voir les garces & les garçons
 Fraper en rond, sans qu'aucun erre,
 D'un branle mesuré, la terre.
 Ny tout cela qu'a de ioyeus
 Le renouueaus delicieus,
 Ny de mon cher Giués (qui m'ayme
 Comme ses yeus) le confort mesme.
 Mon cher Giués, qui comme moy
 Languit en amoureux é moy,
 Ne peuent flater la languueur
 Qui tient genné mon poure cœur:
 Bien que la mignarde maitresse,
 Pour que ie languis en détresse,
 Contre mon amoureux tourment
 Ne s'endurcisse fierement
 Et bien qu'ingrate ne soit celle,
 Celle gentile damoiselle
 Qui fait d'un regard bien humain,
 Ardre cent feus dedens mon sein.
 Mais que sert toute la caresse

Que ie reçoÿ de ma maitresse?
 Et que me vaut passer les iours
 En telle esperance d'amours,
 Si les nuiz de mile ennuiz pleines
 Rendent mes esperances veines?
 Et les iours encor pleins d'ennuis,
 Qu'àbsent de la belle ie suis?
 Quand ie meurs, absent de la belle,
 Ou quand ie meurs present pres d'elle
 N'osant montrer (o dur tourment!)
 Comment ie l'ayme ardantement?
 Celui vraiment est miserable
 Qu'àmour, voire estant fauorable,
 Rend de sa flame langoureux.
 Chetif quiconque est amoureux,
 Par qui si cher est estimee
 Vne si legere fumee
 D'un plaisir suiui de si pres
 De tant d'ennuiz qui sont apres.
 Si ày ie aussi cher estimee
 Vne si legere fumee.

Des beautez de D. L. L.

Ou print l'enfant Amour le fin or qui dora
 En mile creffillons ta teste blondissante?
 En quel iardin print il la roze rougissante
 Qui le liz argenté de ton teint colora?
 La douce grauité qui ton front honora,

*Les deus rubis balais de ta bouche allechante,
 Et les rais de cet œil qui doucement m'enchante
 En quel lieu les print il quand il t'en decora?
 D'où print Amour encor ces filets & ces lesses
 Ces hains & ces apasts que sans fin tu me dresses
 Soit parlant ou riant ou guignant de tes yeus?
 Il print d'Herme, de Cypre, & du sein de l'Aurore,
 Des rayons du Soleil, & des Graces encore,
 Ces atraits & ces dons, pour prendre hōmes & Diem.*

A elle mesme.

*O ma belle rebelle,
 Las que tu m'es cruelle!
 Ou quand d'un deus souzris
 Larron de mes esprits,
 Ou quand d'une parole
 Si mignardement mole,
 Ou quand d'un regard d'yeus
 Traytremment graciens,
 Ou quand d'un petit geste
 Non autre que celeste,
 En amoureuse ardeur
 Tu m'enflammes le cœur.*

*O ma belle rebelle,
 Las que tu m'es cruelle!
 Quand la cuisante ardeur
 Qui me brule le cœur,
 Veut que ie te demande
 A sa brulure grande
 Un rafraichissement*

D'un baiser seulement.

*O ma belle rebelle,
 Que tu serois cruelle!
 Si d'un petit baiser
 Ne voulois l'apaiser,
 Au lieu d'alegement
 Acroissant mon tourment.
 Me puisse ie un iour, dure,
 Vanger de cette iniure:
 Mon petit maitre Amour
 Te puisse outer un iour,
 Et pour moy langoureuse
 Il te face amoureuse,
 Comme il m'a langoureux
 Pour toy fait amoureux.
 Alors par ma vengeance
 Tu auras connoissance
 Que vaut d'un dous baiser
 Vn Amant refuser.
 Et si ie te le donne,
 Ma gentile mignonne,
 Quand plus fort le desir
 En viendroit te saisir:
 Lors apres ma vengeance,
 Tu auras connoissance
 Quel bien fait, d'un baiser
 L'Amant ne refuser.*

Double

Double Rondeau, à elle.

*Éstant nauré d'un dard secrettement,
 Par Cupidon, & bleffé à outrance,
 Je n'osois pas declairer mon tourment
 Saisi de peur, delaisé d'esperance,
 Mais celui seul, qui m'auoit fait l'ofense,
 Ma assèuré, disant, que sans ofense
 Je pouuois bien mon ardeur deceler,
 Ce que i'ay fait sans plus le receler,
 Éstant nauré.*

*A une donq pourement assuré,
 Creingnant bien fort d'elle estre refusé,
 Ay declairé du tout ma doleance:
 Et sur mon mal hardiment excusé
 Lui supliant me donner allegeance,
 Ou autrement ie perdrois pacience
 Éstant nauré.*

*Au mien propos ha si bien respondu
 Celle que i'ay plus chere, que mon ame,
 Et mon vouloir sagement entendu,
 Que ie consens qu'il me soit donné blame
 Si ie l'oublie : car elle m'a rendu
 Le sens, l'esprit, l'honneur, le cœur & l'ame
 Éstant nauré.*

Ode en faueur de D. Louïze Labé,
à son bon Seigneur.
D. M.

*Muses, filles de Iupiter,
Il nous faut ores aquiter
Vers ce docte & gentil Fumee,
Qui contre le tems inhumain
Tient vos meilleurs trets en sa main,
Pour paranner sa renommee.*

*Je lui dois, il me doit aussi:
Et si i'ay ores du souci
Pour faire mon payement plus dine,
Je le voy ores deuant moy
En un aussi plaisant é moy
Pour faire son Ode Latine.*

*Mais par ou commencerons nous?
Dites le, Muses : car sans vous
Je ne suis l'ignorante tourbe,
Et sans vous ie ne peu chanter
Chose, qui puisse contenter
Le pere de la lyre courbe.*

*Quand celui qui iadis naquit
Dens la tour d'erein, que conquirit
Iupiter d'une caute ruse,
Vt trenché le chef qui muoit
En rocher celui qu'il voyoit,
Le chef hidens de la Meduse:*

Adonques par l'air s'en allant,
 Monté sur un cheual volant,
 Il portoit cette horrible teste:
 Et ia desia voisin des Cieux
 Il faisoit voir en mille lieux
 La grandeur de cette conqueste.

Tandis du chef ainsi trenché
 Estant freschement arraché,
 Distiloit du sang goutte à goutte:
 Qui soudein qu'en terre il estoit,
 Des fleurs vermeilles enfantoit,
 Qui changeoient la compagne toute,

Non en Serpent, non en ruisseau,
 Non en Loup, & non en oiseau,
 En pucelle, Satire, ou Cyne:
 Mais bien en pierre: faisant voir
 Par un admirable pouuoir
 La vertu de leur origine.

Et c'est aussi pourquoy ie crois,
 Que fendant l'air en mille endrois
 Sur mille estrangeres campagnes,
 A la fin en France il vola,
 Ou du chef hideus s'escoula
 Quelque sang entre ces montagnes:

Mesmement aupres de ce pont
 Opposé viz à viz du mont,

*Du mont orgueilleux de Foruiere:
En cet endroit ou ie te vois
Egaler meinte & meintefois
Entre l'une & l'autre riuere.*

*Car deslors que fatalement
I'en aprochay premierement,
Ie vis des la premiere aproche
Ie ne say quelle belle fleur:
Qui soudein mesclauant le cœur
Le fit changer en une roche.*

*Ie viz encor tout à lentour
Mile petis freres d'Amour,
Qui menoient mile douces guerres:
Et mile creintifs amoureux
Qui tous comme moy langoureux
Auoient leurs cœurs changez en pierres.*

*Depuis estant ainsi rocher,
Ie viz pres de moy aprocher
Vne Meduse plus acorte
Que celle dont s'arme Pallas,
Qui changea iadis cet Atlas
Qui le Ciel sur l'eschine porte.*

*Car elle ayant moins de beautez,
De ces cheueus enserpentez
Faisoit ces changemens estranges:
Mais cetteci, d'un seul regard*

*De son œil doucement hagard
Fait mille plus heureux eschanges.*

*Celui qui voit son front si beau,
Voit un ciel, ainçois un tableau
De cristal, de glace, ou de verre:
Et qui voit son sourcil benin,
Voit le petit arc hebenin,
Dont Amour ses trets nous desferre.*

*Celui qui voit son teint vermeil,
Voit les roses qu'à son réueil
Phebus épanit & colore:
Et qui voit ses cheuens encor,
Voit dens Pactole le tresor
Dequoy ses sablons il redore.*

*Celui qui voit ses yeus iumeaus,
Voit au ciel deus heureux flambeaus,
Qui rendent la nuit plus serene:
Et celui qui peut quelquefois
Escouter sa diuine voix
Entend celle d'une Sirene.*

*Celui qui fleure en la baisant
Son vent si doux & si plaisant,
Fleure l'odeur de la Sabee:
Et qui voit ses dens en riant
Voit des terres de l'Orient
Meinte perlette desfrobee.*

*Celui qui contemple son sein
 Large, poli, profond & plein,
 De l'Amour contemple la gloire,
 Et voit son teton rondelet,
 Voit deus petis gazons de lait,
 Ou bien deus boulettes d'ivoire.*

*Celui qui voit sa belle main,
 Se peut asseurer tout soudein
 D'auoir vù celle de l'Aurore:
 Et qui voit ses piez si petis,
 S'asseure que ceus de Thetis
 Heureus il ha pù voir encore.*

*Quant à ce que l'acoutrement
 Cache, ce semble, expressement
 Pour mirer sur ce beau chef d'euvre,
 Nul que l'Ami ne le voit point:
 Mais le grassellet embonpoint
 Du visage le nous descœurre.*

*Et voilà comment ie fuz pris
 Aus rets de l'enfant de Cypris,
 Esprouuant sa douce pointure:
 Et comme une Meduse fit,
 Par un dommageable proufit,
 Changer mon cœur en pierre dure.*

*Mais c'est au vray la rarité
 De sa grace & de sa beauté,
 Qui rauit ainsi les personnes:*

k

Et

*Et qui leur ôte cautelement
La franchise & le sentiment,
Ainsi que faisoient les Gorgonnes.*

*Le Temps cette grand' faulx tenant
Se vét de couleur azurée,
Pour nous montrer qu'en moissonnant
Les choses de plus de durée,
Il se gouverne par les Cieux:
Et porte ainsi la barbe grise,
Pour faire voir qu'Hommes & Dieux
Ont de lui leur naissance prise.*

*Il assemble meinte couleur
Sur son azur, pource qu'il treine
Le plaisir apres la douleur
Et le repos apres la peine:
Montrant qu'il nous faut endurer
Le mal, pensant qu'il doit fin prendre,
Comme l'Amant doit esperer,
Et merci de sa Dame attendre.*

*Il porte sur son véttement,
Un milier d'esles empennees,
Pour montrer comme vitement
Il s'en vole avec nos anneés:
Et s'accompagne en tous ses faits
De cette gente Damoiselle,
Confessant que tous ses efets
N'ont grace ne vertu sans elle.*

Elle s'apelle Ocasion

Qui

Qui chauue par derriere porte,
 Sous une docte allusion,
 Ses longs cheueus en cette sorte:
 A fin d'enseigner à tous ceus
 Qui la rencontrent d'auenture,
 De ne se montrer pareffens
 A la prendre à la cheuelure.

Car s'elle se tourne & s'en fuit,
 En vain apres on se traueille:
 Sans espoir de fruit on la suit.
 Le Tems ce dous loisir nous baille,
 De pouuoir gayement ici
 Dire & ouir meintes sornettes,
 Et adoucir notre souci,
 En contant de nos amourètes.

Le Tems encore quelquefois,
 Admirant ta grace eternelle,
 Chantera d'une belle voix
 D'Auanson ta gloire eternelle:
 Mais or' l'ocasion n'entend
 Que plus long tems ie l'entretienne,
 Creingnant perdre l'heur qui m'attend
 Ou qu'autre masque ne suruienne.

MADRIGALE.

Arse così per voi, Donna, il mio core
 Il primo di ch'intento vi mirai,
 Che certo mi pensai
 Che nò potesse in me crescere piu ardore:
 Ma in voi belta crescendo d'hor' in hora,

*Cresc' in me il fuoco ancora,
 Il qual nò potra mai crescer' si pocco,
 Ch' altro nò saro piu che fiamme e fuoco.*

O D E.

Toute bonté abondante

*Aus gouverneurs des saints Cieux,
 Un, qui de main foudroyante
 Estonne mortels & Dieux,
 Ensemença ces bas liens
 De diuersité d'atomes
 Formez, de ce Vertueus
 Surpassant celui des hommes.*

Lesquels d'une destinee

*Sous quelque fatal heureus,
 Pour former une bien nee
 Furent ensemble amourens:
 Et goutant le sauourens,
 Lequel ou l'Amour termine,
 Ou le rend plus doucereus,
 La font voir chose diuine.*

Mesmement si familiere

*A la troupe des neuf Seurs,
 Qu'elle l'ont pour leur lumiere
 Fait lampeger en leurs chœurs:
 Là receuant les honneurs
 De ceus, qu'on n'a laissé boire
 Aus sources & cours donneurs
 De perpetuelle gloire.*

Elle

Elle le fait aparoitre

Au docte de ses escrits,
 Qu'on voit iournellement naitre,
 Et deuancer les esprits,
 Qui auoient gaigné le pris
 D'estre mieus luꝝ en notre aage.
 O feminin entrepris
 De l'immortalité gage!

Qui une flame amoureuse,

Qui mieus les passionnez,
 Et de veine plus heureuse
 Discerne les aptes nez,
 Et à l'Amour fortunez,
 De ceus, lesquels à outrance
 Seront tousiours mal menez,
 Et repuꝝ d'une esperance?

Qui de langue plus diserte

Fait le Musagete orer
 Contre l'eloquence experte
 Du Dieu, qui peut atirer
 Par le caut de son parler
 L'erreuꝝ à la vraye trace?
 Qui pres d'eus peut sommeiller,
 Comme elle, sur le Parnasse?

Donq que sur ses temples vole

Ce vert entortillonné
 Pris de la ramure mole
 De la fuyarde Daphné,

*Et doctement façonné
 Pour orner la seur de celle,
 Qui sortit, le coup donné
 En armes, de la ceruelle.*

Sonnet à D. L. L. par A. F. R.

*Si de ceus qui ne t'ont connue, qu'en lisant
 Tes Odes & Sonnets, Louïze, & honoree:
 Si ta voix de ton lut argentin temperee,
 D'arrester les passans est moyen suffisant:
 Et si souuent des yeus d'un seul rayon luisant
 Ont meinte ame en prison pour t'adorer serree:
 Tu te peus bien de moy tenir toute assuree.
 Car si iamais ton œil sus un cœur fut puissant,
 Il ha esté sur moy, & fait meinte grand' playe:
 Telle grace à chanter, baller, sonner te suit,
 Qu'à rompre ton lien ou fuir ie n'essaye.
 Tant tes Vers amoureux t'ont donné los & bruit,
 Qu'heureus me sens t'auoir non le premier aymee,
 Mais prisé ton sauoir auant la renommee.*

A Dame Louïze Labé, Lionnoize, la
 comparant aus Cieus.

*Sept feus on voit au Ciel, lesquels ainsi
 Sont tous en toy meslez ensemblement.
 Phebé est blanche: & tu es blanche aussi.
 Mercure est docte: & toy pareillement.
 Venus tousiours belle: semblablement
 Belle tousiours à mes yeus tu te montre.
 Tout de fin or est le chef du Solcil:
 Le tien au sien ie voy du tout pareil.
 Mars est puissant: mais il creint ta rencontre.*

Iupiter

*Jupiter tient les Cieux en sa puissance:
 Ta grand' beauté tient tout en son pouvoir.
 Saturne au Ciel ha la plus haute essence:
 Tu as aussi la douce iouissance
 Du plus haut heur qu'autre pourroit auoir.
 Donq qui veut voir les grans dons, que les Dieux
 Ont mis en toy, qu'il contemple les Cieux.*

Des louenges de Dame Louïze Labé,
 Lionnoize.

*Il ne faut point que i'apelle
 Les hauts Dieux à mon secours,
 Ou bien la bande pucelle
 Pour m'ayder en mon discours.
 Puis que les Dieux, de leur grace,
 Les saintes Muses, les Cieux
 Ont tant illustré la face,
 Le corps, l'esprit curieux
 De celle, dont i'aparcille
 La louenge n'ompareille,
 Je congnoy bien clerement
 Que toute essence diuine
 Me fauorise, & s'encline
 A ce beau commencement.*

*sus sus donq, blanche seneſtre,
 Fay tes resonans effors:
 Et toy, ô mignarde destre,
 Chatouille ses doux acors:
 Chantons la face angelique,
 Chantons le beau chef doré,
 Si beau, que le Dieu Delphique*

*D'un plus beau n'est decoré.
 Noublions en notre metre
 Comme elle osa s'entremettre
 D'armer ses membres mignars:
 Montrant au haut de sa teste
 Vne effouventable creste
 Sur tous les autres soudars.*

*O noble, ô diuin chef d'euvre
 Des Dieux hauteins tous puissans,
 Au moins maintenant descœuvre
 Tes yeus tous resionissans,
 Pour voir ma Muse animee,
 Qui de sa robuste main
 Hauffera ta renommee,
 Trop mieux que ce Vieil Rommein,
 Qui sa demeure ancienne,
 La terre Saturnienne
 Delaiissa pour ta beauté,
 A fin qu'à toy rigoureuse
 Il fut hostie piteuse
 En sa ferme loyauté.*

*La Muse docte diuine
 Du Vieillard audacien,
 Par le vague s'achemine
 Pour t'enleuer iusqu'aux Cieux:
 Mais la Parque naturelle
 Dens les Iberiens chams,
 Courut desemplumer l'aile
 De ses pleurs, & de ses chams:*

Enuoiant

Enuoyant en sa Vieillesse,
 Mal seant en ta ieunesse,
 Son corps, au tombeau ombreux:
 Et son ame enamouree
 En l'obscur demouree
 Des Royaumes tenebreux.

Dieux des Voutes estoilees,
 Qui en perdurable tour
 Retiennent emmantelees
 Les terres, tout à l'entour:
 Permettez moy que ie Viue
 Des ans le cours naturel,
 A fin qu'à mon gré i'escriue
 En un ouurage eternal,
 De cette noble Deesse
 La beauté enchanteresse,
 Ce qu'elle ha bien merité:
 Et qu'en sa gloire immortelle,
 On Voye esbahie en elle
 Toute la posterité.

Ainsi que Semiramide,
 Qui feingnant estre l'enfant
 De son mari, print la guide
 Du Royaume trionfant,
 Puis démantant la Nature,
 Et le sexe feminin
 Hazarda à l'auenture
 Son corps iadis tant benin,
 Courant furieuse en armes

Parmi les Mores gendarmes,
 Et es Indiques dangers
 De sa rude simeterre
 Renuersant dessus la terre
 Les escadrons estrangers.

Ainsi qu'es Alpes cornues
 (Qui, soit Hiver soit Esté,
 Ont tousiours couuert de nites
 Le front au Ciel arresté)
 On voit la superbe teste
 D'un roc de * pins emplumé,
 Rauié par la tempeste
 De son corps acoutumé,
 En roullant par son orage
 Froisser tout le labourage,
 Des Beufs les ápres trauans,
 Ne laissant rien en sa voye
 Qu'en pieces elle n'enuoye,
 Cherchant les profondes Vaux:

* apherese
 pour sapins.

Ou comme Penthasilee,
 Qui pour son ami Hector
 Combatoit entremeslee
 Par les Grecs, aus cheueus d'or,
 Ores de sa roide lance
 Enferrant l'un au trauers,
 Or' du branc en violance
 Trebuchant l'autre à l'enuers:
 Et ainsi que ces pucelles
 Qui l'une de leurs mammelles

*se bruloient pour s'adestrer
 Aus combas & entreprises
 Aus bons guerroyeurs requises,
 Pour l'ennemi rencontrer:*

Louïze ainsi furieuse

*En laissant les habiz mols
 Des femmes, & enuieuse
 De bruit, par les Espagnols
 Souuent courut, en grand'noise,
 Et meint assaut leur donna,
 Quand la ieunesse Françoisse
 Parpignan enuironna.
 Là sa force elle desploye,
 Là de sa lance elle ploye
 Le plus hardi assaillant:
 Et braue dessus la celle
 Ne demontroit rien en elle
 Que d'un cheualier vaillant.*

Ores la forte guerriere

*Tournoit son destrier en rond:
 Ores en une carrière
 Essayoit s'il estoit pront:
 Branlant en flots son panache,
 Soit quand elle se iouoit
 D'une pique, ou d'une hache,
 Chacun Prince la lomoit:
 Puis ayant à la fenestre
 L'espee ceinte, à la destre
 La dague, enrichies d'or,*

En

En s'en allant toute armee
 Ell' sembloit parmi l'armee
 Vn Achile, ou un Hector.

L'orgueilleus fils de Chymene
 Nous peut bien auoir appris
 Qu'il ne faut par gloire vaine
 Qu'un grand trein soit entrepris.
 L'entreprise qui est faite
 Sans le bon conseil des Dieus
 N'a point, ainsi qu'on souhaite,
 Son dernier effet ioyeus:
 Ainsi cette belliqueuse
 Ne fut iamais orgueilleuse:
 Telle au camp elle n'alla:
 Ains ce fut à la priere
 De Venus, sa douce mere,
 Qui un soir lui en parla.

Vn peu plus haut que la plaine,
 Ou le Rone impetueus
 Embrasse la Sone humeine
 De ses grans bras tortueus,
 De la mignonne pucelle
 Le plaisant iardin estoit,
 D'une grace & façon telle
 Que tout autre il surmontoit:
 En regardant la merueille
 De la beauté nompareille
 Dont tout il estoit armé,
 Celui bien on l'ust pù dire

*Du iuste Roy de Corcyre
En pommes tant renommé.*

*A l'entree on voyoit d'herbes,
Et de thin verflorissant,
Les lis & croissans superbes
De notre Prince puissant:
Et tout autour de la plante
De petits ramelets vers
De marioleine flairante
Estoient plantez ces six vers:*

DV TRESNOBLE ROY DE FRANCE
LE CROISSANT NEVVE ACROISSANCE
DE IOVR EN IOVR REPENDRA,
IYSQVES A TANT QVE SES CORNES
IOINTES SANS AUCVNES BORNES
EN VN PLEIN ROND IL RENDRA.

*Tout autour estoient des treilles
Faites avec un tel art,
Qu'aucun n'eust su sans merueilles
Là espandre son regard:
La voute en estoit sacree
Au Dieu en Inde inuoqué,
Car elle estoit accoutree
Du sep au raisin musqué:
Les coulomnes bien polies
Estoient autour enrichies
De Romarins & Rosiers,
Lesquels faciles à tordre
S'entrelassoient en bel ordre*

En mille neus fais d'osiers.

*Au milieu pour faire ombrage
 Estoient meints arceaux couuers
 De Coudriers, & d'un bocage
 Fait de cent arbres diuers:
 Là l'Oliue palissante
 Qu' Athene tant reclama,
 Et la branche verdissante
 Qu' Apolon iadis ayma:
 Là l'Arbre droit de Cibelle,
 Et le ceruerin rebelle
 Au plaisir Venerien:
 Avec l'obsure ramee
 Par Phebe iadis formee
 Du corps Cypariſſien.*

*Sous cette douce verdure,
 Soit en la gaye saison,
 Ou quand la triste froidure
 Nous renferme en la maison,
 Tarins, Rosignols, Linotes
 Et autres oiseaus des bois
 Exercent en gayer notes
 Les dons iargons de leurs voix:
 Et la vesue tourterelle
 Y pleint & pleure à par elle
 Son amoureux tout le iour:
 De sa parole enrouee
 A pleints & à pleurs vouee
 Esfroyant l'air tout autour.*

Et à fin qu'à beauté telle
 Rien manquer on ne püst voir,
 De la beauté naturelle
 Qu'un beau iardin peut auoir,
 Il y ut une fontaine,
 Dont l'eau coulant contre val
 En sautant hors de sa veine
 Sembloit au plus cler cristal:
 Elle ne fut point ornee,
 Ny autour enuironnee
 De beaux mirtes Cipriens,
 Ny de buis, ny d'aucun arbre,
 Ny de ce precieus marbre
 Qu'on taille es monts Pariens:

Mais elle estoit tapissée
 Tout l'enuiron de ses bors,
 Ou son onde courroucée
 Murmuroit ses doux acors,
 D'herbe tousiours verdoyante,
 Peinte de diuerses fleurs,
 Qui en l'eau doufondoyante
 Mesloient leurs belles couleurs.
 Qui ust regardé la teste
 D'un Narcisse qui s'arreste
 Tout panchant le col sur l'eau,
 On ust dit que son courage
 Contemploit encor l'image
 Qui trop & trop lui fut beau.

Aussi par cette verdure

Estoit le iaune Souci,
 Qui encor la peine dure
 De ses feus n'a adouci:
 Ains touiours se Vire et tourne
 Vers son Ami qu'il veut voir,
 Soit au matin, qu'il aiourne,
 Ou quand il est pres du soir.
 Là aussi estoient Brunettes,
 Mastis, damas, violettes
 Ça & là sans nul compas:
 Avec la fleur, en laquelle
 Hiacinte renouuelle
 Son nom apres son trespas.

Le ruisseau de cette source
 A par soy s'ebanoyant,
 D'une foible & lente course
 Deça dela tournoyant
 Faisoit une protraiture
 Du lieu ou fut renfermé
 Le monstre contre nature
 En Pasiphaë formé:
 Puis son onde entrelassée,
 De longues erreurs lassée,
 Par un beau pré s'estendoit:
 Ou malgré toute froidure
 Vne plaisante verdure
 Eternelle elle rendoit.

Titan laissant sa campagne
 Peu à peu sous nous couloit,

*Et dens la tiede eau' d'Espagne
Son char il desateloit:*

*Quand en ce lieu de plaisance
Louise estoit pour un soir,
Qui cherchant resjouissance
Pres la font se vint assoir:
Elle ayant assez du pouce
Taté l'harmonie douce
De son lut, sentant le son
Bien d'accord, d'une voix franche
Iointe au bruit de sa main blanche,
Elle dit cette chanson:*

*La forte Tritonienne,
Fille du Dieu Candien,
Et la vierge Ortygienne,
Seur du beau Dieu Cynthien,
Sont les deus seules Deesses
Ou i'ay mis tout mon desir,
Et que ie sù pour maitresses
Des mon enfance choisir.
Si Venus m'a rendu belle,
Et toute semblable qu'elle,
Avec sa diuinité,
Que pourtant elle ne pense,
Qu'en un seul endroit i' offense
Ma chaste virginité.*

*La pucelle Lionnoize
Fredonnant meints tons diuers,
Au son plein de douce noise,*

Nut deus fois chanté ces Vers,
 Qu'un sommeil de course lente
 Descendant parmi les Cieux,
 Finit sa Voix excellente
 Et son ieu melodieux.

Sur la verdure espandue
 Tout dous il l'a estendue,
 Flatant ses membres dispos:
 Dessus ses yeus il se pose,
 Et tout son corps il arrose
 D'un tresgracieux repos.

En dormant tout deuant elle
 Sa mere se presenta,
 En son beau visage telle
 Qu'alors qu'elle s'acointa
 D'Anchise, pres du riuage
 Du Simoent Phrygien:
 Dont naquit le preus courage
 Qui au champ Hesperien
 Renouuella la memoire,
 Et la trionfante gloire
 Du sang Troyen abatu,
 Qui deuoit en rude guerre
 Tout le grand rond de la Terre
 Conquerir par sa Vertu.

Ell' regarde par merueille
 Son visage nompareil,
 Son haut front, sa ronde oreille,
 Son teint freschement vermeil,

Le Vif coral de sa bouche,
 Ses sourcis tant graciens,
 Que doucement elle touche
 Pour voir les rais de ses yeux:
 Non sans contempler encore
 Celle beauté qui decore
 La rondeur de son tetin,
 Qui ni plus ni moins sospire
 Qu'au printems le doux Zephire
 Alenant l'air du matin.

Apres que la Cyprienne
 Vt son regard contenté,
 Voyant de la fille sienne
 La plus qu'humaine beauté,
 Esbahie en son courage
 De sa grand' perfection,
 Elle augmenta dauantage
 Vers ell' son affection:
 Puis toute gaye & ioyeuse,
 D'une voix tresgracieuse,
 Pour descourir son souci,
 Tenant les vermeilles roses
 De sa bouche un peu desclôses
 Elle parola ainsi:

Les dieus n'ont voulu permettre
 Aus vains pensers des mortcls,
 Que d'eus ils se pussent mettre
 A fin : bien que leurs autels
 Soient tous couuers de fumee,

Ou pour gaigner leur faueur
 Ou pour leur ire animce
 Faire tourner en douceur,
 Tous les veus pas ils n'entendent
 Qui deuant leurs yeus se rendent:
 Ains les ont à nonchaloir.
 Veu ni priere qu'on face
 N'y font rien, si de leur grace
 Ils n'ont un mesme vouloir.

Que penses tu fille chere,
 Penses tu bien resister
 Contre les dars de ton frere
 Sil lui plait t'en molester?
 Il scet domter tout le monde
 De son arc audaciens:
 L'Ocean, la Terre ronde,
 L'Air, les Enfers, & les Cieux.
 Onq fille n'ut la puissance
 De lui faire resistance,
 Et ses fiers coups soutenir:
 Mais ie te veus faire entendre
 Pourquoi i'ay voulu descendre
 Du Ciel, pour à toy venir.

Les hommes, pleins d'ignorance,
 Citoyens de ces bas lieux,
 Te pensent de leur semence,
 Et non de celle des Dieus:
 Mais par trop ils se deçoient
 (Bien qu'ils le tiennent pour seur)

Et assez ils n'aperçoient
 De ta beauté la grandeur.
 Qui diroit, voyant ta face,
 Que tu fusses de la race
 D'un homme simple & mortel?
 La Terre sale & immunde,
 Ne sauroit aus yeus du monde
 De soy produire riens tel.

Tout ainsi la beauté rare
 D'Heleine, chacun pensoit
 Engendree de Tyndare:
 Car on ne la connoissoit.
 Toutefois si estoit elle
 Fille du Dieu haut tonnant,
 Qui sa maison supernelle,
 Le haut Ciel, abandonnant,
 Atourné d'un blanc plumage,
 Semblant l'Oiseau qui presage,
 En chantant, sa proche mort,
 En Lede fille de Theste
 De sa semence celeste,
 La conçut par son effort,

Auecques deux vaillans freres,
 Dont l'un alaire escrimeur
 Domta les menasses fieres,
 Le la trop ápre rigueur
 Du cruel Roy de Bebrice,
 Acoutumé d'outrager,
 Et meurtrir par sa malice

Chacun soudart estrangier:
 L'autre de hardi courage,
 Inuenta premier l'usage
 De ioindre au char le coursier:
 Ou il se roula grand' erre,
 Effroyant toute la terre
 Des deux ronds bornez d'acier.

Ainsi, bien qu'on ne te donne
 L'honneur d'estre de mon sang,
 Et du fier dieu qui ordonne,
 Les puissans soudars en rang,
 Si m'est ce chose assuree,
 Que de Gradine le fort
 En moy tu fus engendree,
 Ioignant le gracieus bord,
 Ou la Sone toute quoye
 Fait une paisible voye
 S'en allant fendre Lion:
 Dens lequel on voit encore
 Vn mont, ou lon me decore,
 Qui retient de moy son nom.

Le mont de
 pouruiere an-
 ciennement apo-
 si forum Vene-
 ti.

Le lieu ou tu fus conçue
 Ne fut vile ny chateau,
 Ains une forest tissue
 De meint plaisant arbrisseau,
 Dont ie veus (en témoignage
 De ta race) te pouruoir,
 Ainsi que d'un heritage
 Que ie tiens en mon pouuoir.

Là autour sont meintes plaines,
 Esquelles les blondes graines
 De Ceres pourras cueillir,
 Et la liqueur qui agree
 A Bacchus, & meinte pree
 Ou l'herbe ne peut faillir.

Là aussi sont meints bocages
 Deça delà esbandus,
 Ou en tout tems les ramages
 Des Oiseaus sont entendus.
 Par fois tu y pourras tendre
 Le ret rare, à ton desir,
 Et quelque gibier y prendre
 Pour acroitre ton plaisir:
 Ou t'exerçant à la chasse
 Tu poursuivras à la trace
 Les Lieures fuians de peur,
 De chiens autour toute armee,
 Vagans dessous la ramee
 Se guidans à la senteur.

Et si par trop tu te peines
 En trop violent effort,
 De meintes cleres fontaines
 Tu pourras auoir confort:
 L'eau sortante de leur source
 Tes membres refreschira,
 Et la murmurante course
 A son bruit t'endormira:
 Apres chargee de proye,

Tu te pourras mettre en voye
 Pour à ton chateau tourner,
 Qu'en brief batir ie veus faire,
 Sufisant pour te complaire
 S'il te plait y seiourner.

Sur tout (fille) ie t'auiſe,
 Que d'un cœur tant odieus
 Ton frere tu ne meſpriſe,
 C'est le plus puissant des Dieus.
 En ta beauté excellente
 Meint homme il rendra transi,
 Mais ſa main ne ſera lente
 A te tourmenter auſſi.
 Prends bien à ce propos garde,
 Car ia deſia il te darde
 Son tret ápre & rigoureux:
 Dont il t'abatra par terre,
 Rendant d'un homme de guerre
 Ton tendre cœur amoureux.

En ce il prendra bien vengeance
 Du bon Poète Rommain,
 Auquel ſans nulle allegeance
 Ton cœur eſt trop inhumein.
 Bien prendra à ta ieunesse
 Auoir apris à ſouffrir
 Des durs harnois la rudesse,
 Et à meint trauail s'ofrir:
 Souuent ſeras rencontrce
 Depuis la tarde veſpree

Inſqu'au

Jusqu'au point du prochain iour,
 Parmi les bois languissante,
 Et tendrement gemissante
 La grand' cruauté d'Amour.

Alors pour estre asseuree
 Point en femme tu n'iras,
 Sans d'une lance paree
 Cheualier tu te diras.
 La en ton harnois brauante
 Je te regarde assaillir
 Meint cheualier, qui se vante
 Hors de l'arçon te saillir:
 Puis dextrement aprestee,
 Ayant ta lance arrestee
 Le desarçonner en bas,
 Lui tout froissé, à grand' peine
 Leuer son ame incerteine,
 Chancelant à chacun pas.

A si grans trauans ton frere
 Durement te contreindra,
 Jusqu'à ce qu'à la premiere
 Liberté il te rendra:
 Alors laissant les alarmes,
 Et les hazars perilleus,
 Tu rueras ins les armes,
 Et le courage orgueilleus,
 Dont tu soulois mettre en terre
 Meint vaillant homme de guerre
 Renuersé sous son escu,

Qui repentant en sa face,
De sa premiere menasse
Tout haut se crioit vaincu.

Donq laissant dague & espee
Ton habit tu reprendras,
A plus dous ieus ocupee
Ton dous lut tu retendras:
Et lors meints nobles Poëtes,
Pleins de celestes esprits,
Diront tes graces parfaites
En leurs tresdoctes escriz:
Marot, Moulin, la Fonteine,
Avec la Muse hauteine
De ce Sceue audacicus,
Dont la tonnante parole,
Qui dens les Astres carole,
Semble un contrefondre es Cieux.

Toutefois leur fantasie
Ton loz point tant ne dira,
Comme dun la Poësie,
Qui de londe sortira
Du petit Clan, dont la rive
Princee de flots irez,
Ha en tout tems l'herbe vaine
Autour des bors retirez.
De cil la Muse nouvelle
Rendra ta grace immortelle:
Du ciel il est ordonné
Qu'à lui le bruit de la gloire

*De t'auoir mise en memoire,
Entierement soit donné.*

*Qu'à ton cœur tousiours agree
Du Poëte le labour:
Son escriture est sacree
A tout immortel bonheur.
Ayant qui ton loz escriue,
Mourir ne pens nullement:
Ainsi Laure, ainsi Oline
Viuent eternellement.
Vn Bouchet en façon telle,
Met en memoire immortelle
De son Ange le beau nom:
sacrant l'Angelique face,
sa beauté, sa bonne grace,
Au temple du saint renom.*

*A tant la Deesse belle
Mit fit à son dous parler:
Son chariot elle atelle
Toute preste à s'en voler:
Les mignonnes colombelles
Par le vague doucement
Esbranlent leurs blanches esles
D'un paisible mouuement.
Louize estant esueillee
Resta toute esmerueillee
Le la sainte vision:
Ignorante si son songe
Est verité ou mensonge,*

Ou quelque autre illusion.

*Son corps droit, sa bonne grace,
 Son dur teton, ses beaux yeux,
 Les diuins traits de sa face,
 Son port, son ris gracieus,
 Le front serein, la main belle,
 Le sein comme albaître blanc
 Montrent euidentment qu'elle
 Sortit du Ciprien flanc.
 Puis sa vaillance & prouesse,
 Son courage, son adresse,
 Et la force du bras sien
 De grand heur acompagnee,
 La montrent de la lignee
 Du Gradine Thracien.*

*Mais d'autre part, sa doctrine,
 Sa sagesse, son sauoir,
 La pensèe aus arts encline
 Autant qu'autre onq püt auoir.
 Les vers doctes qu'elle acorde,
 En les chantant de sa voix,
 A l'harmonieuse corde,
 Fretillante sous ses doigts:
 Et la chasteté fidelle,
 Qui tousiours est avec elle,
 Nous rendent quasi tous seurs
 Qu'elle ut la naissance sienne
 De la couple Cynthienne,
 Ou de l'une des neuf seurs.*

Toutefois

Toutefois il nous faut croire
 Ce que nous disent les Dieux,
 Qui par la nuitée noire
 Se montrent aus dormans yeus.
 Ainsi Hector à Enee
 En un songe s'aparut,
 Et la sienne destinee
 En songe il lui discourut.
 Souvent la future chose
 Du sain esprit qui repose
 Est prouuë de bien loin:
 Ce songe presque incroyable,
 Qui apres fut veritable,
 En pourra estre témoin.

Mais il est tems douce Lire
 Que tu cesse tes acors.
 Si assez tu n'as pu dire,
 Si as tu fait tes efforts.
 Celle harpe Methimnoise,
 Qui peut la mer esmouuoir,
 N'ut la Ninfe Lionnoize
 Chanté selon son deuoir:
 Non pas toute la Musique
 De celle bende Lirique
 Qui (long tems ha) florissoit
 En la Grece : qui meint Prince,
 Meint pais, meinte Prouince,
 De son chant resouissoit.

F I N..

Le Priuilege du Roy.



HENRI par la grace de Dieu Roy de France.
A notre Preuot de Paris, & Seneschal de Lionnois, ou
leurs Lieutenans, & à chacun d'eus si comme à lui apar-
tiendra, salut & dileccion. Reque auons l'humble supli-
cacion de notre chere & bien aymee Louïze Labé, Lion-
noïse, contenāt qu'elle auroit des long tems composé quel-
que Dialogue de Folie & d'Amour : ensemble plusieurs
Sonnets, Odes & Epitres, qu'aucuns ses Amis auoient
souztraits & iccus encores non parfaits, publiez en di-
uers endroits. Et doutant qu'aucuns ne les voussissent fai-
re Imprimer en cette sorte, elle les ayant reuuz & corri-
gez à loisir les mettroit volontiers en lumiere, à fin de su-
premer les premiers exemplaires : mais elle doute que les
Imprimeurs ne se voussissent charger de la despense sans
estre assurez qu'autres puis apres n'entreprendront sur
leur labeur. POURCE EST IL : que nous incli-
nans liberalement à la requeste de ladite supliante, lui
auons de notre grace speciale donné Priuilege, congé, licen-
ce & permission de pouuoir faire imprimer sesdites En-
ures cy dessus mencionnees, par tel Imprimeur que bon
lui semblera. Auec inibicions & defenses à tous Librai-
res, Imprimeurs & tous autres qu'il apartiendra, de non
Imprimer ne faire Imprimer, vendre ne faire vendre &
distribuer ledit Liure cy dessus declairé, sans le vouloir
& consentement de ladite supliante, & de celui à qui
premierement elle en aura donné la charge, dens le tems
de cinq

de cinq ans consecutifs, faits & acomplis : commençans
au iour & date que ledit liure sera acheué d'imprimer,
sans qu'il soit libre à autres Imprimeurs ou Libraires, &
autres personnes quels qu'ils soient, & pour quelque im-
pression que ce soit : soit grande ou petite forme, les pou-
voir imprimer ou faire imprimer, & exposer en vente,
sinon de ceus que ladite supliante aura fait ou fera faire
imprimer, que lesdis cinq ans ne soient expirez, finiz &
accomplis. Et ce, sur peine de cōfiscacion desdis Liures, &
d'amende arbitraire. De ce faire vous auons donné pou-
voir & mandement special par ces presentes. Mandons
& commandons à tous nos Iusticiers, Officiers & sugets,
que à vous ce faisant soit obeï : car tel est notre plaisir.
Donné à Fontainebleau le x i i i iour de Mars, Lan de
grace mille cinq cens cinquantequatre. Et de notre regne
le v i i i.

Par le Roy en son conseil

Robillart.



